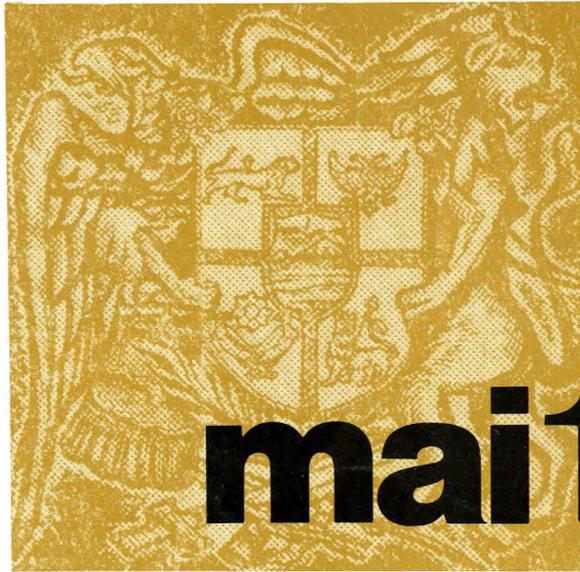


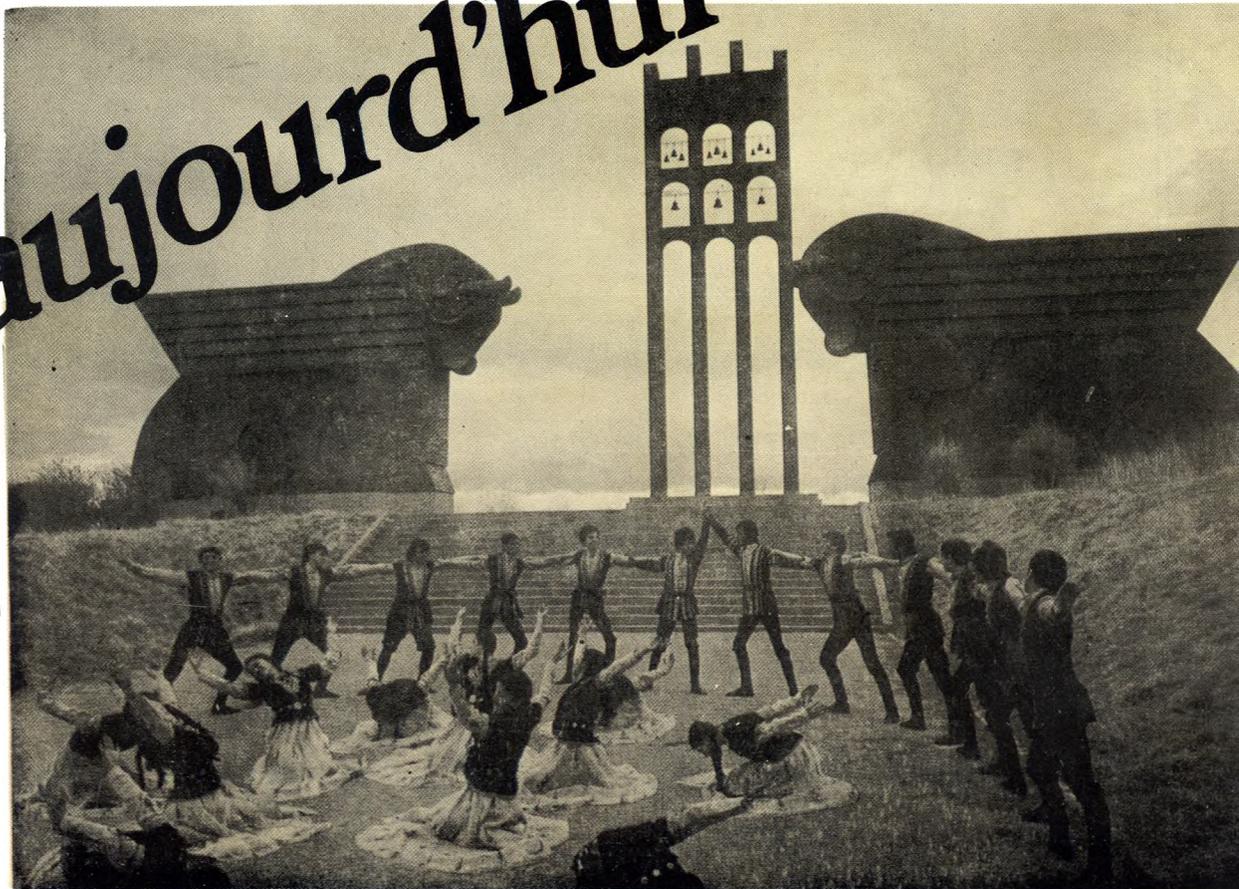
Journal

...hier



mai 1918

aujourd'hui



SARDARABAD

N° 58
MAI 81
10 F

Fonds A.R.A.M



**VOUS
trouverez
chez**

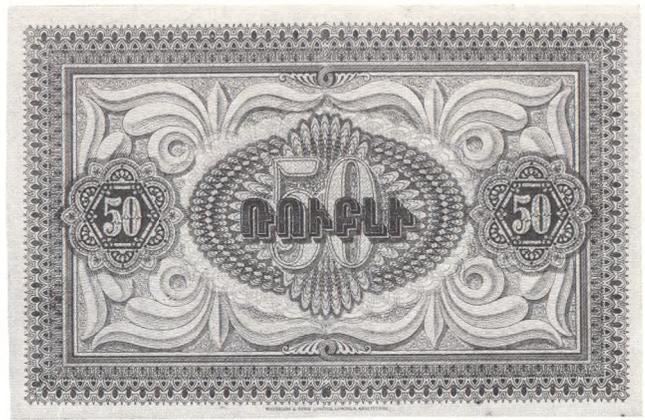
GS.3 et
Couture chez

142, Rue de Rome
13006 Marseille

**Gérard
& Suzy**

4, Rue de la République
Orange

Du Bleu Marine Design,
Claude Havrey, Cacharel,
Liliane Burty
et les tricots
Cardin, Lapidus, etc...



Recto et verso de billet émis par la République Indépendante d'Arménie

sommaire

	Pages
Réflexions.....	5
Histoire : Mai 1918.....	6
Témoignages.....	8
Arméniens et Turcs : un point de vue.....	17
Tribune libre.....	18
William Saroyan n'est plus...	19
Musique : un concert "Rostro"	21
Un disque de Bartévian.....	25
Assemblée des Arméniens d'Amérique.....	27
Nouvelles brèves.....	29
Echos arméniens.....	31
Associations.....	32
Cinéma : "L'Etoile de l'espoir"	36
Livres.....	37



bulletin d'abonnement * de réabonnement *

Je désire recevoir 10 numéros d'Arménia pendant 1 an.

NOM Prénom

Adresse

Code Postal Ville

Ci-joint mon règlement par chèque bancaire (1)
ou postal (1) à l'ordre d'Arménia.

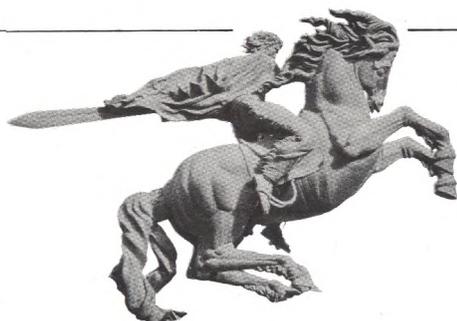
Abonnement normal 100,00 F
Abonnement de soutien 200,00 F et plus

A découper et à retourner à :
ARMENIA
BP 116
13204 Marseille Cédex 01

* Rayer les mentions inutiles.

RESTAURANT

”Le Caucase”
Grill



62, cours Julien. 13001 Marseille

SPÉCIALITÉS ARMÉNIENNES

Plats cuisinés à emporter, sur commande

Maison « ARAX »

Fondée en 1929

V. BANDIKIAN et Fils

ALIMENTATION GÉNÉRALE

Produits franco-orientaux,
tunisiens, russes et chinois.

Expéditions de colis

24-27, RUE D'AUBAGNE — 13001 MARSEILLE

...motivation

En tout projet ou plan d'action au but bien précis la motivation devient dynamique, voire spectaculaire tant elle favorise la convergence des chances de succès.

Mais si le but y figure dans un halo de brume cette motivation est alors hésitante et disparaît au profit de la monotonie et de l'ennui sources de tous nos maux.

Il en est ainsi des commémorations des grandes dates de notre histoire contemporaine lorsqu'elles sont définies et préparées hâtivement dans la confusion et qui n'attirent pas la grande masse malgré les efforts louables des organisateurs. Toutes nos manifestations, hors celles des fêtes champêtres et des soirées artistiques ou dansantes, ne rassemblent que 300 à 1.000 personnes au demeurant toujours les mêmes, tels des « convoqués ».

La région marseillaise — l'exemple n'est pas l'exception — compte environ 20.000 foyers arméniens. La proportion des abstentions battrait de grands records.

Cette année encore, la commémoration du 28 mai 1918 (comme celle du 24 avril 1915) a été célébrée dans le style « plus stricte intimité ». Mais il a suffi d'une bombe placée aux portes de nos églises par des fanatiques turcs pour qu'un sursaut de la conscience nationale verse dans les rues des milliers de manifestants pacifiques redevenus subitement Arméniens. A Paris ils étaient plus de dix mille. Or, le 28 mai est une date importante qui a marqué la résurrection d'un peuple que les dirigeants turcs ont essayé d'anéantir.

Une République indépendante d'Arménie est née à cette date au lendemain de la bataille de Sardarabad. Elle a encore aujourd'hui ses adversaires d'hier qui la conteste pour des raisons politiques qui dépassent le cadre de notre réflexion.

En RSS d'Arménie le monument élevé en souvenir de la bataille de Sardarabad (24 mai 1918) est pourtant la preuve éclatante d'une réalité historique.

Car, on ne peut passer de Sardarabad à la RSS d'Arménie en ignorant ou méprisant les hommes du 28 mai 1918 qui avaient la lourde responsabilité de la représentativité de l'Arménie (pouvoir civil et militaire). Ce serait une injustice aussi insupportable que celle de la négation par les Turcs du génocide de 1915.

Sardarabad (ou Bach-Abaran, Karakilissi...) a existé parce qu'un Conseil national arménien était en place à la tête d'une armée arménienne. Aujourd'hui la RSS d'Arménie qui suscite l'admiration de tous a succédé à ce pouvoir. Nous lui sommes liés car elle porte et protège Etchmadzin, identité confirmée de notre nation.

Faudra-t-il déterminer, une date anniversaire de la fête de l'Arménie qui porterait le souvenir des événements héroïques depuis Sardarabad jusqu'à l'instauration de la RSS d'Arménie ?

Et sans aucune omission !

J. KABRIELIAN

Fondateur 1ère série :
André GUIRRONNET
Fondateur 2ème série :
M.E.L.C.A. (Mouvement
pour l'Enseignement de
la Langue et de la Culture
Arménienne)
Association régie
par la loi de 1901
Bouches-du-Rhône
N° 4.943
Président :
Grégoire TAVITIAN
Directeur de la publication :
Ohan HEKIMIAN
ABONNEMENTS :
B.P. 116
Marseille Cédex 1
Tél. 67.46.74
C.C.P. 1166-59 T Marseille
Commission paritaire :
CPPAP 59 029
IMPRIMERIE J. ARAKEL
103, Av. Roger Salengro
13003 Marseille
MAQUETTE :
A. EFFE

Au début de 1917 alors que des bataillons de volontaires arméniens étaient engagés aux côtés de l'armée russe dans la bataille contre l'armée turque, la Russie tsariste était devant d'énormes difficultés.

Le peuple russe gronde contre la corruption et l'incapacité des cadres dirigeants.

Le tsar Nicolas II refuse la constitution d'un gouvernement investi de la confiance du peuple.

Lors d'une émeute, l'armée refuse de refouler les manifestants. Le régime est chancelant. Il s'effondre et le 15 mars 1917 un gouvernement provisoire est mis en place sous la présidence du prince Lvov (progressiste). Nicolas II abdique et le 17 mars la république est en fait instaurée.

En Transcaucasie, un haut comité est constitué (1 Russe, 2 Géorgiens, 1 Arménien et 1 Tatars). Ce comité qui ne durera pas longtemps permettra, à la demande des Arméniens, la formation d'un corps d'armée exclusivement composé d'Arméniens.

Le 29 septembre 1917, les partis politiques arméniens (Hentchag, Dachnags, Ramgavar, ...) se réunissent pour former un Conseil National qui se donne les pouvoirs de la représentativité des Arméniens de Russie (Caucase). Les réfugiés arméniens de Turquie étaient représentés par un Bureau d'Arménie Occidentale.

En octobre 1917, la deuxième révolution porte au pouvoir les Bolcheviks. La dictature du prolétariat est instaurée par le Conseil des commissaires du peuple présidé par Lénine, qui considère devant la gravité de la situation, la fin de la guerre comme première tâche. Dès le 10 novembre les soldats sont invités à conclure des armistices avec l'ennemi.

Le haut comité de Transcaucasie est remplacé par le Commissariat de Transcaucasie composé de 3 Géorgiens, 3 Arméniens, 2 Russes et de 4 Tatars (Azerbedjanais). Ce Commissariat met en place un parlement (Seim).

A la conférence de Trébizonde, fin février 1918, la délégation transcaucasienne, invitée par les Turcs, refuse de reconnaître la paix de Brest-Litovsk qui dans son article 4 dit :

« La Russie fera tout ce qui est en son pouvoir pour assurer l'évacuation aussi rapide que possible des provinces de l'Anatolie Orientale à la Turquie. Les cercles d'Ardahan, de Kars et de Bartoum seront également évacués sans retard par les troupes russes ».

La délégation, à son retour de la conférence de Trébizonde, rend

compte de sa mission à l'assemblée (Seim) et au cours de la séance, dans un débat très animé et plutôt confus par les prises de position des divers membres sur la suite à donner aux opérations militaires, il sera décidé de rompre toutes attaches avec la Russie ; elle proclamera son indépendance, et le 22 avril 1918, la République Démocratique Fédérative Indépendante de Transcaucasie deviendra donc un Etat qui comprendra : la Géorgie, l'Arménie et l'Azerbaïdjan, avec pour premier Président le Géorgien Tchenkéli.

Mais les armées turques continuaient leur marche. Après des combats acharnés à Sarikamich et dans la région de Novo Selim, le 25 avril 1918 les Turcs entrèrent à Kars.

Le gouvernement de Transcaucasie se vit alors obligé de reconnaître la cession de Kars, d'Ardahan et de Batoum, à la Turquie.

Notons cependant que les Arméniens lors de la décision de la déclaration d'indépendance de la Transcaucasie au Seim, ne voulaient pas se couper de la Russie dont nul ne savait ce qu'elle allait devenir, pour éviter de se retrouver seuls contre les Turcs. Ils savaient que les Géorgiens et les Azerbedjanais n'étaient pas très favorables à la poursuite d'une guerre contre les Turcs. En effet, le Président Tchenkéli voulait la paix et une nouvelle conférence turco-transcaucasienne s'ouvrit à Batoum le 3 mai 1918. Un général allemand assistait à cette conférence, car depuis novembre 1917 la Géorgie s'était placée sous la protection de l'Allemagne. Les conditions de la Turquie étaient d'une exigence telle qu'elles ne furent pas acceptées :

« Ces conditions visaient le démembrement de l'Arménie russe et le droit de passage et d'utilisation de toutes les voies ferrées de Transcaucasie en vue d'une pénétration turque à Bakou et d'une offensive contre les Anglais en Mésopotamie et en Perse ».

Les Arméniens, abandonnés par les Géorgiens et les Azerbedjanais, continuèrent seuls une lutte pour leur existence nationale.

En effet, les Turcs voyant les hésitations au cours des négociations, poursuivirent leurs opérations militaires pour faire pression et hâter la signature d'un accord. Prenant Alexandropol, ils s'engagent sur les routes de Tiflis et Erevan. Ils rencontrent alors l'armée de Nazarbekian qui lance son fameux appel :

« Après notre servitude séculaire sous le joug turc, nous avons résolu de vivre libres ou de mourir. Si nous ne

réussissons pas à défendre notre pays, notre liberté et notre honneur, les armes à la main, nous ne sommes plus dignes de vivre comme nation. L'heure suprême a sonné où nous devons assurer notre avenir ou périr ».

Pour la première fois depuis le 14^e siècle, une armée arménienne sous un drapeau national, se bat pour son existence nationale.

Cette situation grave est pourtant empreinte d'une grande auréole de fierté, car il faut tenir compte que moins de deux ans plus tôt le peuple arménien était amputé de deux tiers de ses membres.

Donc, avec cette armée, sous les ordres de Nazarbekian, dans des combats où se distinguèrent des chefs comme Andranik, Dro, les Arméniens livrèrent des batailles héroïques :

— à Karakilissa, à 7.000 contre 15.000, les Turcs sont arrêtés et repoussés, et c'est le manque de munitions qui après 4 jours de lutte, obligea les Arméniens à se replier. A. Aharonian a appelé cette bataille le deuxième Avarair.

Reprenant leur poussée, les Turcs avancent sur Erevan et c'est alors la résistance farouche de tout un peuple avec son armée qui repousse l'ennemi et sauve Erevan. C'est la bataille de Sardarabad.*

La pression turque ne rencontrera pas une telle résistance devant les Géorgiens.

Pour éviter un désastre, la Géorgie invoquant la protection allemande décida la proclamation de son indépendance.

C'est ainsi qu'éclata la Fédération de Transcaucasie.

Au Seim, Tzereteli, chef des socio-démocrates géorgiens, déclara que de graves dissensions ayant éclaté entre les peuples de Transcaucasie, un gouvernement unique n'était plus possible. L'Assemblée décréta sa dissolution — elle avait duré 34 jours — et l'indépendance de la Géorgie fut proclamée. Les Turcs adressèrent un ultimatum au nouvel Etat, mais les troupes allemandes débarquèrent et une conférence germano-turco-géorgienne se réunit aussitôt à Poti.

La Fédération de Transcaucasie dissoute, l'Azerbaïdjan, puis l'Arménie, proclamèrent à leur tour leur indépendance.

Le 28 mai 1918 l'indépendance de la République Arménienne fut proclamée.

Et le 30 mai 1918 à Tiflis, le Conseil national arménien publiait sa déclaration qui marquera notre histoire car elle donne sa pleine signification à un pays entièrement indépendant.



Procession populaire à Erevan à l'occasion du premier anniversaire de la proclamation de l'Indépendance le 28 mai 1919.

Le Conseil national se transporte de Tiflis à Erevan capitale de l'Arménie.

Le Conseil national arménien, en présence de la nouvelle situation créée par la dissolution de l'unité politique de la Transcaucasie et la déclaration d'indépendance de la Géorgie et de l'Azerbaïdjan, se déclare seule et suprême autorité des provinces arméniennes. Par suite de certaines circonstances graves, la constitution d'un gouvernement national arménien étant ajournée de quelques jours, le Conseil national se charge de toutes les fonctions du gouvernement pour diriger les affaires politiques et administratives des provinces arméniennes.

Mais le pays se trouvera devant des difficultés énormes. Les Géorgiens avec l'appui des Allemands et les Azerbedjanais avec celui des Turcs se retournèrent contre les Arméniens.

Le 4 juin 1918, par le traité de Batoum, le gouvernement turc reconnaissait le nouvel Etat arménien mais les frontières étaient ramenées aux régions d'Erevan, Sevan, Etchmiazine et Alexandropol. Ces limites étaient plus étroites que celles de l'Arménie russe. Ce traité, d'autre part, portait l'évacuation de Bakou par les troupes arméniennes et la reconnaissance du traité de Brest-Litovsk.

Le général Antranik ayant refusé ce traité, gagna les montagnes du Karabagh et du Zanzezour avec une partie de sa division.

Harcelant les Turcs il put se maintenir jusqu'à l'armistice de Moudros (31 octobre 1918), qui assura la victoire des alliés sur les Turcs.

Août 1920 le traité de Sèvres est signé entre les alliés et la Turquie. Mais des généraux turcs dissidents (Kiazim, Kemal, Enver) refusent ce traité. Profitant de la passivité du pouvoir soviétique, ils lancent leurs divisions sur l'Arménie.

L'Arménie abandonnée de tous côtés est contrainte de signer la dure paix d'Alexandropol le 2 décembre 1920.

Dans ses limites que nous connaissons aujourd'hui, l'Arménie devient une République Socialiste Soviétique.

Documentations

Histoire de l'Arménie

(G. Pastermadjian)

L'Arménie. J.-P. Alem

* A la veille de Sardarabad

Arméniens! debout! La patrie est en danger!..

C'est le moment où, chaque Arménien, oubliant ses intérêts personnels, doit fournir le suprême effort en vue du salut de la patrie.

Nous n'avons pas voulu entrer en guerre; au nom de la paix et de la concorde, nous étions prêts à beaucoup de sacrifices, mais la perfidie de l'ennemi vise à la suppression pure et simple de notre nation millénaire. Dans ce cas, même si nous allons tous être supprimés ne vaut-il pas mieux mourir en nous défendant? N'est-ce pas là la seule voie de salut?

Nous savons vaincre, rassurez-vous! Vous en avez donné la preuve dans les héroïques combats de ces derniers jours, où l'ennemi, mieux armé et plus nombreux que nous, a été mis en fuite.

Encore un effort, et l'ennemi sera chassé de notre territoire, où nos ancêtres ont vécu et travaillé pendant de longs siècles...

Arméniens! ce n'est pas le moment d'hésiter! Tous les hommes ayant jusqu'à cinquante ans doivent prendre leurs armes, et se diriger vers les fronts de combat.

Arméniennes! souvenez-vous de vos aïeules du cinquième siècle, qui poussèrent leurs frères et leurs maris vers les champs de bataille, aux jours de Vartanantz. Suivez leur exemple!..

Je suis sûr que mon appel ne restera pas sans écho, et qu'en quelques jours nous saurons constituer une telle armée, qu'il sera possible de rejouer l'ennemi hors de nos frontières...

Général SULKIAN

24 Mai 1918



LA BATAILLE DE SARDARABAD



Mille mensonges ne valent pas une seule vérité.
(Proverbe arménien)

En automne 1965 j'ai décidé d'écrire mes mémoires afin que mes expériences dans le passé soient connues par ma famille malgré la différence des générations. Pour rafraîchir ma mémoire et me rappeler un tas de noms oubliés depuis un demi-siècle, j'ai lu, sur le Caucase du début de ce siècle, tout ce que je pouvais trouver de valable.

Ma nièce Nina Garsoian, professeur à Columbia University et qui ne s'intéresse qu'à l'Arménie antique, m'a apporté un livre sur les **Caucasian Battlefields** (1828-1921) de W.E.D. Allen et du feu Paul Muratoff, publié en 1953 par Cambridge University Press. En lisant leur compte rendu de la bataille de Sardarabad qui a eu lieu le 23 mai 1918 et qui a sauvé le cœur de l'Arménie de l'invasion turque je me suis révolté en trouvant leur présentation tendancieuse. Cela m'a inspiré à approfondir mes études et essayer de trouver une documentation sur les événements qui se sont déroulés dans plaine d'Ararat lorsque j'étais là-bas.

Ma première découverte était que l'Ouest ignorait complètement cette brillante victoire arménienne. Le seul auteur étranger qui a mentionné cette bataille et l'a décrite avec quelques détails était ce même Allen qui a vécu plusieurs années à Ankara étant attaché de presse auprès de l'ambassade britannique.

Il a connu plusieurs anciens commandant ottomans et a pu obtenir d'eux, ainsi que des archives locales, quelques renseignements sur la guerre arméno-turque de 1918. En conséquence la plupart de ses données et estimations, spécialement sur le nombre des combattants, sont basées sur les informations militaires turques.

Le livre d'Allen et Muratoff est épuisé depuis longtemps et n'apparaît plus dans les ventes aux enchères. Malgré des lacunes cet ouvrage est une contribution unique sur les guerres au Caucase avec l'Empire Ottoman au XIX^e et XX^e siècles. Je me suis lié avec Allen qui a renoncé à sa nationalité britannique et habitait alors en Irlande. Avec l'aide de son feu ami et collaborateur Pavel Pavlovitch Muratoff, et de sa troisième femme, une moscovite, il a réuni une bibliothèque remarquable sur la Russie des Tsars et la Transcaucasie. Sa mort nous a séparés quelques mois avant la publication de mon livre sur la bataille de Sardarabad.

C'est seulement en été 1970 que j'ai écrit mon livre après quatre ans de recherches. Pendant ce temps j'ai réussi à trouver l'ancien chef de l'état-major du général Danil Bek Pirumov et obtenir de lui l'original de ses notes sur la guerre arméno-turque de 1918. En plus de l'aide du feu général, G.G. Korganoff m'a donné les papiers laissés après la mort de son chef. D'ailleurs les lecteurs pourront les retrouver en fac-similé dans les annexes de mon livre où

mon éditeur Mouton & C^o, La Haye, les a soigneusement reproduits.

Le dernier survivant du commandement des troupes arméniennes pendant la bataille, Alexandre K. Chnéour, est actuellement gravement malade. D'origine alsacienne, il est né à Saint-Petersbourg en 1884 et a eu 91 ans le 17 août dernier.

Son ancien chef, le général D. Bek Pirumov, était bien connu dans les cercles militaires par son courage inouï pendant la conquête d'Erzeroum. Il commandait alors le 153^e régiment des fusiliers de Bakou. La nuit du 12 février 1916 son régiment attaqua le fort Dolan Géré et l'a pris malgré le froid, la neige épaisse et la résistance acharnée turque. Pendant deux jours l'ennemi a essayé de reconquérir le terrain perdu mais toutes ses contre-attaques ont été repoussées et le sort de la forteresse a été scellé. Dans le livre du général E.V. Masslovski^{ki} publié à Paris en 1933 l'auteur décrit vivement le courage du colonel Bek Pirumov.

Dans mon livre je reproduis les paroles des témoins de la bataille de Sardarabad pour donner une idée des risques pris par le commandement et le courage des chefs. Il est bien dommage que le monument édifié en 1968 sur le champ de bataille, ne contient pas les noms de tous les héros de cette victoire. J'espère que mon récit comble le vide.

Quand les forces kemalistes ont envahi l'Arménie en 1920 et se sont emparées de Kars le 30 octobre, elles ont fait prisonniers le général Bak Pirumov, ainsi que le général Kh. Araratoff (ancien ministre de guerre), colonel Vekhiloff (ex-chef de l'état-major du général Moisei Silikoff), Rouben Tchalkhouchian, etc. Bek Pirumov était sérieusement malade pendant sa détention par les Turcs et est décédé un an après sa libération qui a eu lieu vers la fin de 1921, après que les Soviets eurent ratifié le Traité de Kars. Suivant mes renseignements, Bek Pirumov a été enterré par surbaban Garegin Hovsepian (plus tard Catholicos Garegin I de Cilicie) dans l'enclave de l'église Saint-Gaïané à Echmiadzin. Toutefois, mes amis n'ont jamais réussi à trouver une trace de la tombe. Surbaban Hovsepian a pris lui-même une part



Le Colonel Kh.Ger.Araratoff (Araratian) et son aide de camp A.A. Ayvazian en 1918

importante dans la bataille en faisant appel à des troupes sur le front dans l'ancienne tradition arménienne.

Le commandement sur le front d'Erivan était entre les mains de Silikoff dont le quartier général se trouvait dans le bâtiment du séminaire théologique à Echmiadzin. Les Arméniens souvent l'appellent Sili-kian bien qu'il soit né à Vartachen en Azerbaïdjan et soit d'origine Udi. Probablement les ancêtres de Silikoff étaient des sériculteurs comme leur nom de famille semble l'indiquer.

Convertis au christianisme par les Arméniens, les Udis sont restés fidèles aux dogmes de l'église grégorienne malgré tous les efforts des prélats orthodoxes. A l'école militaire de Tiflis le jeune Silikoff a reçu l'instruction religieuse d'un prêtre arménien. Lui et son ami Araratoff ne connaissaient que quelques mots en arménien, quant à Bek Pirumov il parlait bien l'arménien et le français.

En janvier 1921, c'est-à-dire un mois environ après l'occupation d'Erivan par l'Armée Rouge, Silikoff a été déporté à Riazan. Mis en liberté il a reçu la permission de retourner à Erivan où à un moment donné il a enseigné l'histoire militaire. Suivant une source digne de confiance il est mort en 1934 à Rostov-sur-Don et a été enterré dans le cimetière principal arménien. Toutefois ce cimetière n'existe malheureusement plus, ayant donné place à un développement urbain.

Comme les lecteurs l'ont déjà remarqué j'emploie les noms russifiés des combattants parce que toute la documentation originale est en russe et je ne voudrais pas compliquer les recherches aux futurs étudiants de cette époque. Beaucoup d'historiens se réfèrent à ces mêmes personnes en remplaçant le traditionnel **off** par **ian**. Dans ma courte préface à mon livre je dis que mes efforts étaient de recréer la bataille. J'espère que ma tentative inspirera d'autres à trouver les documents manquants et remplir les vides.

Après la publication de mon livre j'ai rencontré Artem A. Ayvazian qui était l'aide de camp du colonel (promu général en été 1918) Khristofor Gerassimovitch Araratoff, le commandant de la deuxième brigade d'artillerie. Les batteries faisant partie de sa brigade étaient dispersées entre Achதாக où commandait Dro (Kanayan) et Sardarabad où étaient réunies les forces principales arméniennes sous le commandement du général Bek Pirumov.

Pour essayer de sauver Erivan et Echmiadzin l'état-major a amassé le restant de ses troupes (environ 6.000 soldats) pour une bataille décisive. L'ennemi avait à sa disposition 10.000 askers, 2 à 3.000 cavaliers irréguliers kurdes et deux régiments d'infanterie à Igdyr, ne comptant pas les réserves à Alexandropol. Les Arméniens n'en avaient aucune.

Le 22 mai au soir dans une chambre vide du séminaire à Echmiadzin il y avait quelques cartes militaires éclairées par deux bougies. Le général Silikoff marchait en diagonale d'un coin à l'autre. Ses trois compagnons étaient son chef d'état-major Vekhiloff, ainsi qu'Araratoff avec son aide de camp. Les auteurs du plan de bataille étaient deux hommes de talent : Silikoff et Vekhiloff qui l'ont soumis à Bek Pirumov et Araratoff. Les détails étaient élaborés par Chnéour qui était aussi comme Vekhiloff un diplômé de

l'Académie militaire de l'état-major à Petrograd. Tout le monde réalisait que le plan était risqué, mais mis au pied du mur il n'y avait rien d'autre à faire.

La veille de la bataille Silikoff a demandé à Ayvazian de contacter l'aile droite de Bek Pirumov qui avait son quartier général à la gare de Sardarabad. Ayvazian s'est rendu à cheval et au sud d'Echmiadzin à cinq kilomètres de distance, il a eu un bref entretien avec le lieutenant Arutunian dont les forces occupaient un petit hameau.

« Dites-moi ce dont vous avez le plus besoin ? » lui demanda Ayvazian.

« Surtout des hommes. Je n'en ai que cinquante qui me restent dans mon bataillon », lui répondit Arutunian.

Malheureusement, c'était la chose la plus difficile à lui procurer.

Le matin suivant en apprenant que les obus manquaient à une batterie, Ayvazian est allé chercher un moyen de transport. Il a trouvé une voiture sans pneus. Néanmoins il a décidé de l'utiliser, réussi à dénicher l'essence et un chauffeur. Le trajet n'était ni facile ni sans danger.

A son retour Ayvazian a trouvé tout le monde agité en attendant les nouvelles. On avait très peu d'espoir, mais chacun faisait son devoir. Vers la fin de la journée Silikoff a reçu un coup de téléphone annonçant la défaite des Turcs. Bek Pirumov demandait des instructions à son chef pour la poursuite. Silikoff ayant perdu son sang froid habituel a répondu : « Envoyez-les à tous les diables ! » ce que Bek Pirumov était déjà en train de faire.

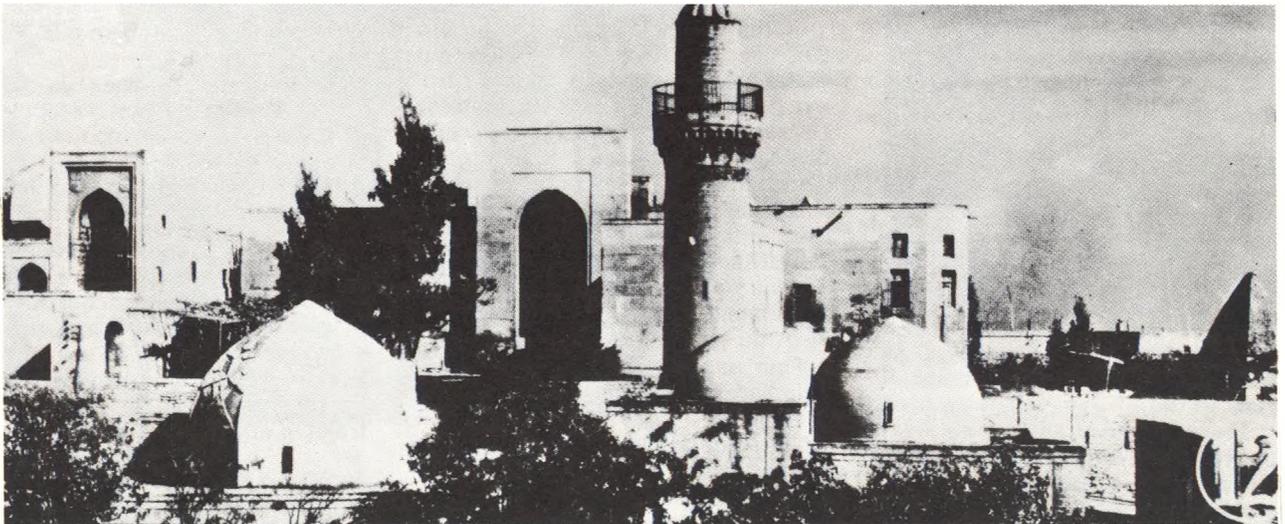
Cette victoire a sauvé 660.000 Arméniens du joug turc et a détruit le mythe d'un conquérant invincible. Les anciennes églises d'Echmiadzin n'étaient plus en danger d'être détruites. L'Arménie a reçu le droit d'exister.



Premier rang: Nazarbekoff (Nazarbekian) Khatissian (alors premier ministre) le général Ovsepian le général Daniil Bek Pirumoff (Pirumian) les héros d'Erzerum et de la bataille de Sardarabad.

au second rang: Palief, aide de camp du général Nazarbekoff, Shakhatuni (en français on écrit son nom Chkhatouni), le commandant à Erivan, Serge Torosian, secrétaire du premier ministre, Aram Aratunian.

LA CHUTE DE BAKOU



La forteresse de Bakou

Après avoir conclu la paix avec les trois, soi-disant indépendantes, Républiques transcaucasiennes le commandement turc a consacré tous ses efforts dans la direction de Bakou. Le traité de Batoum signé le 4 juin 1918 imposait à l'Arménie de laisser passer librement les troupes turques se dirigeant vers le front qui était alors dans les alentours de Bakou. La Géorgie était occupée par les Allemands qui ne voyaient pas d'un œil bienveillant les ambitions grandioses des chefs Ottomans mais n'avaient rien contre la conquête de Bakou, ayant un gros besoin du pétrole. Le gouvernement d'Azerbaïdjan siégeait encore à Ganja (anciennement Elisavetpol, actuellement Irovabad) et rêvait de rentrer à Bakou avec l'aide de ses amis turcs.

Avant même de déclarer son indépendance le 26 mai 1918, le gouvernement géorgien a cherché la protection allemande. Ce revirement de politique étrangère du pays a forcé les missions diplomatiques des Alliés de quitter la capitale géorgienne Tiflis (actuellement Tbilissi) et s'installer au moins temporairement à Vladikavkaz (actuellement Ordjonikidze). Avant son départ le chef de la Mission Britannique, le colonel Geoffrey Davies Pike a persuadé Rouben Tchalkhouchian, attaché à l'ancien état-major de l'armée du Caucase, d'arranger la destruction d'un pont très important sur

la ligne entre Batoum et Bakou. Ce chemin de fer devait ravitailler l'assaut des Turcs sur Bakou et en même temps ramener les produits pétroliers en échange. Tchalkhouchian a trouvé la dynamite (d'ailleurs volée du dépôt militaire géorgien) ainsi qu'un patriote arménien qui connaissait la région et qui s'est chargé de faire sauter un des piliers du pont Dzigvinskii. Toutefois il n'a pas su le démolir et les sapeurs allemands l'ont réparé quelques jours après l'attentat.

Bakou, le centre de l'industrie pétrolière en Europe avant la Première Guerre Mondiale, était gouvernée par une commune depuis le 25 avril 1918. Ce gouvernement d'extrême-gauche n'a duré que 97 jours et a été remplacé par un autre portant un nom étrange : Dictature de Centrocaspia. Le changement a eu lieu lorsque la majorité du Soviet des Ouvriers et des Soldats a abandonné de soutenir les Communistes. D'ailleurs c'était trois jours avant l'arrivée du premier échelon des troupes anglaises venant d'Enzeli en Perse. Il était composé de 44 hommes seulement. Plus tard le général L.C. Dunsterville, le commandant en chef des troupes britanniques, a augmenté le contingent. Toutefois le chiffre total des combattants n'a jamais dépassé 1.500.

Après avoir cédé le pouvoir, les 26 commissaires, avec leur chef

Stephan Chaumian ont été autorisés à s'embarquer pour Astrakhan dans l'embouchure de la Volga et qui était contrôlée par Moscou. Toutefois leur bateau a été dévié vers Krasnodorsk où ils furent emprisonnés par le gouvernement de Transcaspia formé principalement par les Socialistes Révolutionnaires. Finalement les 26 commissaires, avec Chaumian en tête, ont été amenés à l'intérieur du pays et ont été brutalement fusillés à mi-chemin. C'était par une chance inouïe qu'Anastas Mikoyan n'ait pas fait partie de ce groupe et ait pu rejoindre Moscou.

Les Soviets étaient convaincus que le massacre avait été organisé par le commandement anglais ou tout au moins avec leur connivence. Etant donné que plusieurs diplomates anglais ont été détenus par les autorités bolchéviques et que le sort du colonel Pike était inconnu, les Anglais auraient pu garder Chaumian et ses camarades comme otages, surtout que Chaumian, un ami de Lénine, était nominalement membre du gouvernement de Moscou et avait des pouvoirs illimités pour le Caucase.

Après le départ des cosaques du colonel Bicherakhoff pour Derbent, l'évacuation des troupes anglaises et d'un détachement arménien d'Amasasp, le comité municipal a décidé de laisser rentrer les Turcs.

► LA CHUTE DE BAKOU



Gen. GG Korganoff



Les troupes allemandes à Tiflis.

Gen IG Bagratuni



Rouben Tchalkhouchian

D'ailleurs avec toute l'artillerie évacuée la ville ne pouvait pas se défendre contre les forces bien équipées turques.

Il y a une nombreuse littérature sur les événements de Bakou mais la plupart des auteurs s'arrêtent au 14 septembre 1918 pour une raison ou une autre. L'auteur de cet article vient de publier à New York « The Fall of Baku » où il a tâché de combler la lacune en reproduisant le rapport de C.M. Evanguloff adressé à son chef le général Iakov G. Bagratuni dans lequel il donne les affreux détails des massacres.

Pendant de nombreuses années l'original de ce rapport se trouvait parmi les papiers personnels du feu général G.G. Korganoff, le conseiller militaire auprès de la délégation arménienne à la Conférence de Versailles. Après son décès à Paris, en 1954, sa veuve a donné les archives (concernant l'Arménie) de son mari à son aide de camp, le capitaine Bogdan V. Eghiazaroff de Nork. Etant malade en 1969, ce dernier a donné toute la documentation à l'auteur de cet article. Ignorant le sort d'Evanguloff, il était assez gênant de publier son rapport. C'est après de nombreuses recherches et les annonces dans la presse russe et arménienne sur les trois continents (l'Amérique du Nord, l'Europe et l'Asie) restées sans réponse, que le rapport a été publié.

Il y a deux philosophies : les uns disent qu'il faut oublier le passé tragique des Arméniens ; les autres ne peuvent pas le faire tant que les témoins des massacres sont vivants. Il est impossible d'effacer de leur mémoire cet odieux souvenir tant que les Turcs ne veulent pas admettre les crimes commis par leurs ancêtres et tâchent même de remanier l'histoire. Tant que la mémoire de Talaat Bey est vénérée en Turquie et qu'une rue porte son nom à Ankara il faut publier les documents disant la vérité.

Le chiffre des victimes varie suivant l'origine des statistiques entre 9.000 et 35.000. Ce total ne tient pas compte des personnes qui ont réussi à s'échapper de Bakou mais qui ont péri sur les rivages de la Mer Caspienne, de froid et du manque de ravitaillement. Les prisonniers de guerre qui étaient mis à des travaux forcés dans des conditions misérables et qui par la suite de ce traitement contraire à toutes lois internationales sont morts, ne sont pas inclus dans le total.

Après quelques jours le calme est revenu à Bakou mais les rues avaient encore une odeur vous donnant la nausée.

Jacques KAYALOFF
Le 3 février 1976

Simon Vratsian : Finalement, l'heure de la vérité sonna.

Garo Poladian : Vous faites allusion aux batailles de mai, la comparaison est belle : « l'heure de la vérité sonna ».

S.V. : Oui, ce fut le moment décisif pour les Arméniens : « Etre ou ne pas être ». Au début des événements de mai 1918, la poignée d'Arméniens isolés s'étaient regroupés aux abords d'Erevan. L'armée turque se mit en marche en direction d'Alexandropol et d'Erevan.

Nous étions coupés du monde extérieur. Notre situation était désespérée. Nous croyions vraiment notre dernière heure arrivée. C'est à cet instant fatidique, à cette dernière heure, que les Arméniens se sont redressés comme un seul homme. Aram, Teuron, tous les Arméniens, généraux, soldats, femmes, adolescents, vieillards, se jetèrent dans l'arène pour protéger cette parcelle de terre au prix de leur sang, pour défendre leur vie.

G.P. : Je me demande si le problème de l'existence des Arméniens s'est jamais posé d'une manière aussi fatidique ?

S.V. : Non, je ne crois pas. Même maintenant, lorsque je songe à nos conditions de cette époque, je n'arrive encore pas à croire comment nous avons pu réussir ce miracle. Seul un miracle pouvait nous sauver. Et le peuple arménien a créé ce miracle.

Les terribles combats de Pach-Abaran, Gharakilissi, Sardarabad, nous ont sauvés d'une mort certaine. Si en 1918, les Turcs étaient entrés à Erevan, c'était la fin des Arméniens.

Quiconque a un peu de bon sens et de cœur peut comprendre cela.

G.P. : Comment peut-on avoir le courage de répéter jusqu'à maintenant encore que les Turcs nous ont fait cadeau du 28 mai ?

S.V. : Un cadeau ? Et qui plus est, de la part des Turcs ? Comment une telle chose peut-elle exister au monde ? Si la situation avait été entre leurs mains, ils n'auraient pas fait cadeau d'un seul Arménien, ils n'en auraient pas épargné un seul. Je regrette s'il y a encore des personnes qui doutent de cela. Morts et vivants, les Arméniens redressent leur tête.

D'ailleurs, à quoi bon discuter ? Il y a là un traité de paix par lequel notre ennemi séculaire reconnaissait l'indépendance de l'Arménie. Non, cher ami, il est impossible de déformer l'histoire.

C'est grâce à notre victoire, au sang que nous avons versé, que le 28 mai, l'Arménie a cessé d'être une province sous le joug étranger et est devenue un gouvernement indépendant.

G.P. : Oui, je sais, cher Monsieur Vratsian. Inutile d'expliquer davantage. C'est suffisant pour ceux qui ne savent pas, mais qui veulent connaître. Quant à ceux qui...

S.V. : Je suis de votre avis, c'est superflu pour ceux qui ne connaissent rien et qui ne veulent pas apprendre. C'est inutile également pour ceux qui savent mais ne veulent pas... savoir. Ces derniers... Il est préférable de ne nommer personne. Cependant, il n'existe qu'une seule vérité.

G.P. : Oui, cher Monsieur Vratsian, je sais que la vérité est unique, mais...

S.V. : Qui la cherche ? Cette atmosphère irrespirable n'est pas propre qu'à nous. Le monde entier vit dans la fraude, le mensonge, la tromperie. Est-ce là votre pensée ?

G.P. : Oui, c'est cela.

S.V. : Malgré tout cela...

G.P. : ... le monde marche.

S.V. : Oui, cher ami. Enfin, passons ! Sinon nous allons trop nous écarter du sujet. Quelle est votre question suivante ?

G.P. : La perte de notre indépendance... L'indépendance a duré à peu près 2 ans 1/2, n'est-ce pas, de juin 1918 à la fin de 1920 ?

S.V. : Dans quelles conditions nos autorités se sont ren-

dues aux Bolchéviques ? Il y a une énorme polémique à ce sujet aussi, vous le savez : incrédulité, accusations, perpétuels discours passionnés pour essayer de masquer la vérité.

G.P. : Qu'est-ce que le Traité d'Alexandropol ? On accuse le Tachnagtsoutioun d'avoir reçu l'Arménie des mains des Turcs « gratuitement », puis de l'avoir « vendu » à ces mêmes Turcs par ce « honteux » Traité d'Alexandropol. Voudriez-vous nous éclairer sur ces quelques points litigieux du débat ? Pourquoi avez-vous attendu jusqu'en décembre 1920 pour remettre les pouvoirs ? N'était-il pas préférable, les intérêts des Arméniens n'exigeaient-ils pas que cette remise de pouvoir fût faite plus tôt, puisqu'il n'y avait pas d'autre issue ?

S.V. : Avez-vous terminé votre question, ou plutôt, vos lourdes accusations ?

G.P. : Oui.

S.V. : Bon, alors maintenant écoutez-moi. Je vais vous exposer les événements tels qu'ils se sont succédé de juin 1918 à décembre 1920. Je vais être concis et impartial.

G.P. : J'en suis certain.

S.V. : Mais aussi je suis persuadé que les événements eux-mêmes vont apporter réponse à vos questions. Il n'y a pas de secret, nous ne cachons rien, tout le monde doit en être convaincu. On ne peut rien cacher à l'Histoire.

Les six derniers mois de 1918 et toute l'année 1919 ont été une période de convalescence pour le jeune gouvernement. Nous nous sommes consacrés à notre tâche, à la guérison de nos plaies, à la création à partir de rien d'une machine gouvernementale. Il faut avouer que nous n'étions pas préparés à devenir d'une année à l'autre un gouvernement indépendant.

De plus, notre pays était dans un état effroyable. Nous n'avions aucun moyen pour résoudre nos problèmes de travail, d'approvisionnement, nos problèmes sociaux et financiers, nous n'avions aucun revenu. Nous n'avions pas une seule industrie, la caisse était vide, la population affamée, accablée physiquement et moralement, nous avons atteint nos dernières limites de résistance.

Nous avons commencé peu à peu à reprendre pied. Nous nous sommes mis à construire ; le ravitaillement, bien qu'insuffisant, s'est organisé, nous avons ouvert les écoles les unes après les autres. Nous avons formé une Assemblée de Députés, un Gouvernement avec toutes ses différentes parties. Patriotes acharnés et dévoués, nous avons fait tout ce qui était possible. Nous nous sommes tous attelés à la tâche, hommes politiques, enseignants, intellectuels, citadins et villageois.

Jusqu'ici il n'y a rien à redire. Voyez-vous une faute, cher ami ?

G.P. : Non, continuez, je vous prie.

S.V. : 1920 a été l'année de l'ascension. Nous commençons à nous y retrouver. En janvier, plusieurs gouvernements européens ont reconnu la République d'Arménie « de facto ». Nos ambassadeurs respectifs se sont rencontrés. Nous nous efforcions toujours de faire de notre mieux, consacrés avec ardeur à l'organisation de notre petite patrie.

Au milieu de ces efforts, un groupe d'éléments Hamainavar tentèrent une rébellion, en mai, appuyés surtout par la population musulmane.

Nous ne pûmes réprimer la révolte et quelques responsables furent condamnés à mort au total 4 ou 5).

Le 10 octobre fut signé le Traité de Sèvres. Wilson accepta d'arbitrer la délimitation des frontières de l'Arménie.

Reconnaissez que cette victoire politique couronnait nos désirs.

La République d'Arménie s'installait sur des bases plus solides.

G.P. : Attention, c'est l'été 1920 ! Auriez-vous voulu remettre l'Arménie aux Bolchéviques en ces jours-là, après tout le chemin déjà parcouru ? Est-ce que quelqu'un

L'aurait fait ? Si vous y aviez été, en auriez-vous eu le courage ? Pourquoi ?

Est-ce facile de remettre à l'étranger une indépendance fraîchement acquise, quand on a versé tant de sang et qu'on a souffert pendant des siècles sous son joug ?

S.V. : Si je n'y suis pas obligé, si je ne suis pas en danger, je ne me rends pas.

G.P. : Très juste, c'est aussi ce que nous avons pensé.

Cependant, peu à peu, la situation commença à changer, et effrayés, nous observions la propagation des mouvements Kémalistes, surtout que les Bolchéviques aidaient ouvertement les Turcs.

A cette époque eut lieu le « Congrès des Peuples Orientaux », à Bakou. Tous les pays musulmans voisins y participaient. Enver, à la sinistre réputation, s'y trouvait aussi et il y fit un discours fougueux. Les Bolchéviques encourageaient le mouvement qui était contre « l'Impérialisme britannique ».

Kémal recevait des bateaux de munitions, cadeaux fraternels de leur camarade Lénine.

Notre situation était de nouveau tragique. Et tout à coup, sans déclaration de guerre, le 23 septembre, les armées turques envahissaient l'Arménie.

Au même moment, avec la précision d'une machine réglée, les Bolchéviques attaquaient au Nord. L'Arménie était prise entre le marteau bolchévique et l'enclume kémaliste. Je ne fais pas la propagande du parti Tachnag. Il y a des preuves irréfutables. Elles existaient alors, et d'autres encore se révélèrent par la suite.

G.P. : Oui, je connais, les mémoires d'Ali Fouad.

S.V. : Oui. A ce moment-là, que vouliez vous que nous fissions ? Nous avons agi selon notre conscience, en tenant compte des intérêts de notre peuple, nous avons choisi le moindre mal, nous avons remis le pouvoir aux Bolchéviques.

Le 2 décembre, nous avons signé le Traité d'Alexandropol avec les Turcs, et le soir-même un second Traité avec les Bolchéviques.

G.P. : Quel était leur contenu ?

S.V. : Le Traité d'Alexandropol annulait le Traité de Sèvres.

G.P. : Pourquoi avez-vous accepté ?

S.V. : Comment pouvions-nous refuser. Le vainqueur impose sa volonté. On qualifie ce traité d'infame. C'était en effet honteux. Mais, dites-moi, je vous prie, quand une défaite n'est pas honteuse.

Et nous, nous étions battus. Le Traité de Versailles n'est-il pas honteux pour les Allemands ?

Si nous n'avions pas signé, les armées turques seraient entrées à Erevan, Etchmadzine. Nous étions donc obligés d'accepter ce que les Turcs nous imposaient.

G.P. : Et pourquoi traiter avec les Bolchéviques ?

S.V. : Nous leur avons remis le pouvoir après des accords mutuels sur certains points : l'approvisionnement de la population et la promesse d'éloigner les Turcs de la région d'Alexandropol.

Ils nous ont aussi fait la promesse solennelle de ne faire de représailles contre aucun membre du gouvernement précédent, et d'une manière générale, contre quiconque, pour ses opinions sociales ou politiques.

G.P. : Une dernière question, Monsieur Vratsian, avant de terminer notre conversation. Pour avoir fait un tour historique complet, parlons du 18 février.

Pourquoi cette révolution ? Quel besoin y avait-il de verser de nouveau du sang ? Les dés étaient déjà jetés.

S.V. : Le Tachnagtsoutioun n'a pas organisé la révolte du 18 février.

Sur ce sujet, je suis la personne la mieux informée et en cette qualité je fais cette déclaration à haute voix.

J'ai répondu à vos questions relatives à la période historique de 1914 à 1920, en tant que témoin de ces événements.

J'y ai joué un certain rôle : j'ai été homme politique, rédacteur de journal, membre d'une organisation, Président.

Par conséquent, je connais toutes les personnes de près.

Mais pour la période de décembre 1920 à février 1921, on doit considérer mon témoignage comme exceptionnel. Ce n'est pas un manque de modestie. Les événements se sont déclenchés de telle sorte qu'il m'a incombé de jouer ce rôle.

Lorsque le Comité Révolutionnaire a pénétré en Arménie en décembre 1920, j'étais le représentant du Tachnagtsoutioun, et de l'ancien gouvernement.

J'étais donc en rapport continué avec les membres du nouveau gouvernement. Il ne passait pas un jour sans que je rencontre Gassian ou Meravian.

A aucun moment je n'ai donné à quiconque l'ordre de se rebeller contre les nouvelles autorités.

Au contraire, j'ai toujours exhorté, prié, mes camarades de ne pas faire d'histoire, de rester calmes.

Les nouveaux dirigeants de l'Arménie ne faisaient rien pour préserver ce calme. Dès le premier jour, ils ont entrepris des persécutions violentes et inhumaines. Ils ont emprisonné de nombreuses personnalités « Tachnagtsagan » remarquables : Hamo Ohantchanian, V. Navassartian, R. Tarpinian entre autres.

Les vivres américains promis n'entrèrent jamais en Arménie, ils restèrent en Russie. Le nouveau gouvernement commença à maltraiter les paysans. Des agents entraient dans un village, ils décidaient d'une certaine quantité de production à remettre au gouvernement, par exemple, 1.000 œufs par semaine. Et comme la quantité exigée était généralement supérieure à celle que ces pauvres malheureux pouvaient produire, le problème se soldait toujours par des coups et des emprisonnements.

Les détentions se multipliaient. On convoqua 1.200 soldats dans la Salle du Conseil sous prétexte d'un examen de routine. Puis, sans leur permettre de revoir leur famille, on les expédia directement jusqu'à Bakou à pieds.

Maintes et maintes fois, j'ai attiré l'attention de Gassian et Meravian sur ce qui se passait. Ils promettaient de faire cesser les injustices, mais en fait, il n'y avait aucun résultat.

Nouritchanian Avis, à la sinistre réputation, exigeait publiquement un combat politique : il considérait qu'une effusion de sang était indispensable pour établir le communisme...

Le 10 février, ordre fut donné d'arrêter tous les Tachnagtsagans restés libres, hommes de l'ancienne direction. L. Chante, Katchaznoui et 200 autres personnes furent conduits en prison.

Ils étaient même venus arrêter Aghpalian qui était alité avec 40° de fièvre. La pauvre Madame Aghpalian, en larmes, vint me trouver.

Je me précipitai chez Gassian. Il refusa de me recevoir, feignant la maladie. Je frappai à la porte de Meravian. Celui-ci me reçut et lorsque je lui eus expliqué la situation, en particulier celle de Aghpalian, il feignit lui aussi la folie :

— Une telle chose n'est pas possible !...

Il promit de s'occuper d'Aghpalian. A midi, lorsque je rentrai chez moi, j'appris que j'étais moi aussi recherché. Ils avaient déjà arrêté presque tous mes camarades. Je préférerais, pour l'instant, ne pas me rendre à la Tcheka, et attendre la suite des événements. Je me cachai donc.

Les 12 et 13 février, on apprit que la révolte naissait dans les campagnes. Les gens de la région de Sassoun, occupant les flancs de l'Arakadz avaient repoussé le commissaire politique et marchaient sur Erevan. Bientôt toute la population fut sur pied de guerre.

Le Comité Révolutionnaire et tous ses partisans se réfugièrent en formations militaires dans des wagons blindés, quittèrent Erevan et se retirèrent dans la zone turque de Nakhitchevan-Charour.

Le Comité Révolutionnaire avait emporté une partie du trésor du gouvernement ; par la suite, certains prétendirent que nous nous étions appropriés ce trésor. Le peuple descendit dans la rue, et brandissant le drapeau tricolore (rouge-bleu-orange), il délivra les prisonniers, ceux qui dans le plus simple geste diplomatique que j'ai eu.

Il trouva des héros décapités, tels que Hamazazb.

Ce n'est qu'après tout cela que le Tachnagtsoutioun est intervenu et a assumé la direction du peuple arménien acéphale.

J'ai été désigné président du Comité de Secours.

G.P. : On vous accuse, Monsieur Vratsian, d'avoir avant toute autre chose, envoyé un télégramme au gouvernement turc. Est-ce vrai ?

S.V. : Oui, c'est vrai. Le matin même du 18 février, en ma qualité de Président du nouveau gouvernement, mon premier travail fut, comme vous l'avez dit, d'envoyer un télégramme aux Turcs, en les informant du changement de gouvernement en Arménie.

Je suis sûr, cependant, que mes détracteurs partiels taisent une partie de la vérité : le même jour, exactement le même télégramme fut envoyé également au nom personnel de Lénine, ministre des Affaires Etrangères de l'Union Soviétique, et aux puissances européennes.

C'était la plus normale des démarches et je ne comprends pas qu'elle arrière pensée ou quelle trahison on peut déceler dans le plus simple geste diplomatique que j'ai eu.

Comme je l'ai dit pour le 28 mai, je dois répéter la même chose pour ce sujet : il n'y a pas différentes vérités. Il

n'existe pas une vérité Tachnagtsagan, une Hamainavar (communiste) une Heuntchaguian et une Ramgavar (ce sont les noms des partis politiques arméniens de l'époque).

La vérité est que le peuple arménien lui-même, tout seul, s'est soulevé en février 1920, contre les persécutions inouïes des Bolchéviques, contre leur attitude inhumaine : il n'avait reçu aucun ordre ni encouragement venu de l'intérieur ou de l'extérieur.

Sans tenir compte des conséquences et sans craindre l'immense pouvoir du bolchévisme, le peuple arménien lui-même tourmenté et malheureux mais avide de liberté descendit dans la rue, défonça les portes des ignobles prisons, délivra ses frères, ses vrais frères, le drapeau tricolore à la main, chassa hors du pays ses faux frères malfaiteurs.

Pourquoi chercher les responsables plus loin ? Si une « faute » a été commise, s'il y a eu une « folie », que l'on s'adresse au peuple.

C'est lui ce « fou », sans peur et indiscipliné.

C'est un « très saint » fou. Mais ceux qui le connaissent bien n'ont pas à s'étonner. Depuis sa naissance, il a toujours été ainsi.

LA REPUBLIQUE ARMENIENNE (1918-1920) BILAN ET PERSPECTIVES

A. TER MINASSIAN

(...)

Le Congrès national arménien réuni à Tiflis depuis octobre 1917, représentant à la fois les Arméniens de Russie et les réfugiés de Turquie, est contraint de proclamer l'indépendance de l'Arménie. Cet acte, qui fut plus tard « héroïsé » par les Daschnags et ridiculisé par les Soviétiques, fut, sur le moment même, considéré comme un acte désespéré, résultant de la « trahison » géorgienne.

Quelques jours après, le 4 juin 1918, alors que les Turcs pouvaient marcher sur Erevan et conquérir l'Arménie, ils signent avec le premier gouvernement arménien, le traité de Batoum. Ils reconnaissent par là même l'existence d'un minuscule Etat arménien, de 10.000 km², niché entre le lac Sévan et l'Arakatz, taillé dans ce qui fut autrefois l'Arménie russe.

Tous les témoignages s'accordent sur ce point : les débuts furent apocalyptiques. La République est née dans le chaos de la guerre — l'avant-garde turque campant à 6 km — dans la famine et les épidémies, au lendemain du génocide et sur les débris du peuple arménien.

300.000 réfugiés, dont une grande proportion d'enfants, 1.000.000 d'habitants dont 60 % à peine sont arméniens. C'est l'Arménie des villages et des bergers. Peu ou pas de villes. Le seul élément de prestige du nouvel Etat, c'est Etchmiadzin et son Catholico-

C'est que depuis longtemps déjà, hommes cerveaux et richesses ont fui l'aridité de ce plateau arménien. Dès la fin du 19^e siècle, les activités portuaires, industrielles, pétrolières de Bakou et de Batoum ont fixé une nombreuse société arménienne policée, active et évoluée.

Cependant, la vraie capitale économique et culturelle des Arméniens du Caucase, c'est Tiflis, devenue capitale du nouvel Etat géorgien, où les Arméniens sont majoritaires et la bourgeoisie arménienne dominante, mais que le premier gouvernement arménien, présidé par le S.R. Katchaznouni, quitte dans la consternation et le regret, pour Erevan.

Erevan, une grosse bourgade orientale de 30.000 habitants, n'a jamais fait, depuis l'Antiquité, figure de capitale. Quelques collèges, quelques usines sont ses titres de gloire. Envahie par une foule misérable, Erevan ne peut ni loger ni nourrir les milliers de réfugiés arméniens, venus camper et mourir dans ses rues.

Le bilan économique est encore plus sommaire : 6 km de voie ferrée utilisables, quelques locomotives et wagons délabrés, quelques automobiles. Pas de sources d'énergie. Pas d'industries. Pas de réserves.

La vie ou la mort dépendent d'une bonne ou mauvaise récolte, c'est-à-dire du temps, de la guerre et de la paix, ou plus tard, de l'arrivée à bon

port des secours envoyés par l'Aide américaine.

Les ressources financières se réduisent à 20 millions de roubles réunis par la communauté arménienne de Tiflis et apportés par le nouveau gouvernement.

Ce gouvernement est, lui-même, à écrasante majorité « daschnagtsagan », et on sait que les termes de « république indépendante arménienne » sont synonymes de « République dashnag ». Pourquoi ?

La Fédération Révolutionnaire arménienne ou Daschnagtsoutioun, créée en 1890 à Tiflis par des Arméniens de Russie, pour émanciper les Arméniens de Turquie, n'a pas été chronologiquement la première organisation révolutionnaire arménienne. Mais cette organisation en étendant ses activités à la Transcaucasie et à la Perse, en luttant à la fois contre le Sultan puis après la révolution de 1905 contre le Tsar et le Chah, en organisant l'auto-défense des Arméniens pendant la guerre arméno-tatare, avait acquis dans la vie politique arménienne aussi bien locale que diasporique, une place prépondérante. Dotée d'une organisation militaire remarquable pour l'époque pratiquant la guérilla rurale et le terrorisme urbain, dotée de ressources financières et de moyens de propagande importants, la F.R.A. a fasciné la jeunesse arménienne pendant les deux

premières décades du XX^e siècle. L'historien en trouve les preuves dans le nombre de ses adhérents qui firent de ce parti — longtemps clandestin — un parti de masse, dans les tirages de la presse et des brochures daschnags, dans les biographies de nombreux (1) S.R., S.D., K.D., qui avant de devenir ses adversaires acharnés, militèrent dans ses rangs. Il les trouve, dans la haine que portent Menchéviks, Géorgiens, Bolchéviks russes et arméniens, contre ce parti dénoncé comme « nationaliste et bourgeois », reconnu comme l'obstacle essentiel à la propagation du marxisme russe dans les masses arméniennes. Celles-ci, c'est-à-dire la paysannerie, la petite bourgeoisie commerçante et artisanale, la presque totalité de l'intelligentsia, militent ou votent pour les daschnags.

Avant et après mai 1918, toutes les élections ont donné 80 à 90% des voix des électeurs arméniens du Caucase à la F.R.A. Ce fait, quoique critiqué, n'est même plus contesté par les historiens soviétiques.

Cette immense popularité des daschnags n'est pas la seule cause du monopole politique qu'ils ont exercé pendant la République. L'autre cause, c'est que malgré leurs avances, ils ont rarement obtenu la collaboration des autres partis arméniens.

Regroupée dans le « Parti arménien Populiste », la bourgeoisie arménienne, dont malgré les théories bolchéviks, les daschnags ne furent jamais les représentants, s'engagea dans une lutte acharnée contre eux. Les S.R. et les S.D. étaient hostiles à l'indépendance, mais, il est vrai avaient peu de clientèle en Arménie.

Ainsi, les daschnags acceptèrent, mais avec orgueil, de gouverner l'Arménie. L'impartialité exige d'ajouter que la démocratie socialiste qu'ils rêvaient de créer, prit souvent le visage d'une dictature révolutionnaire que les circonstances leur imposèrent, et que leur popularité ne survécut pas aux revers militaires.

(...)

L'indépendance de l'Arménie ? Une utopie formelle, une rêverie dangereuse, voire anti-nationale. Voilà ce que l'on peut entendre de la bouche de bon nombre d'Arméniens qui ne se désintéressent pas pourtant de la question arménienne.

Le présent et le futur des Arméniens ne sont conçus qu'en fonction d'un protectorat, d'une union effective avec la Russie, seul véritable bouclier contre les voisins turcs. On accumule, avec rage, les arguments tirés du

passé, pour nier toute possibilité à venir.

Quelles ineffaçables humiliations notre peuple a-t-il subies pour identifier à son passé tous les imprévus de l'avenir ?

Le succès ou l'échec de la République arménienne n'ont pas dépendu des seules capacités d'un parti arménien ou même, de celles du peuple tout entier. La capacité organisationnelle des Arméniens, leur conscience politique et sociale, leur développement économique et culturel n'ont pas été inférieurs à ceux de leurs voisins. Même la justesse de leurs options et de leurs alliances politiques n'est pas à mettre en cause : une histoire totalisante des Arméniens montrerait qu'ils ont cherché dans toutes les directions. Leur inexpérience diplomatique ? un potentiel militaire insuffisant ? leur faiblesse numérique ? Mais la petite Albanie n'est-elle pas là pour nous rappeler que l'on peut choisir l'indépendance et narguer à la fois l'Occident et l'Union Soviétique ?

Le réveil du nationalisme turc soutenu par un appareil militaire intact, la victoire bolchévique, voilà les circonstances historiques exceptionnelles qui réduisirent à néant les efforts arméniens. La 2^e Guerre Mondiale, la guerre froide, les luttes des supers grands au Moyen-Orient ont renforcé tous les obstacles, encouragé tous les pessimismes.

Mais les circonstances historiques sont précisément des circonstances, c'est-à-dire qu'elles changent, sont destinées à changer. Et si elles sont un élément essentiel d'analyse de la conjoncture, elles ne peuvent, en aucun cas, constituer un obstacle définitif, absolu et éternel à la solution d'un problème qu'elles ont créé.

Je ne sais pas si l'Arménie sera un jour indépendante ? Quand et comment elle le sera ? Mais je suis persuadé qu'il n'y a pas d'autres issues à la question arménienne. Et si j'osais, j'ajouterais que nous sommes condamnés à l'indépendance, ou à la disparition tout au moins dans la Diaspora.

60 ans après les massacres et les déportations, les Arméniens existent dans leurs pays d'accueil, en tant que sociétés organisées. Partis politiques, églises, organisations culturelles ou philanthropiques y pratiquent une fonction : maintenir, transmettre, réactiver la langue, la culture et la conscience nationale. Ne nous berçons pas d'illusions, une partie des Arméniens est soumise à une assimilation insidieuse que tout encourage.

Une autre, dont l'importance est difficile à mesurer, refusant consciemment et volontairement l'assimilation, crée la question arménienne.

Ceux-là dont nous sommes n'acceptent pas de renoncer et de se soumettre au soi-disant verdict de l'histoire, ils n'acceptent pas d'être des éternels humiliés. Si nos parents furent chassés de l'Arménie par la violence — soit de justice ou instinct du territoire ? — nous entendons y revenir !

Ce qu'on a appelé la décolonisation n'a-t-il pas engendré, sous nos yeux, une multitude d'Etats dont l'existence eut semblé hier encore plus utopique qu'une hypothétique Arménie ?

Sans doute ne faut-il pas créer d'illusions faciles par des analogies optimistes.

La question kurde, la douloureuse question palestinienne, la guerre qui a ravagé le Viet-nam pendant 30 ans sont là pour nous rappeler que la libération des peuples est semée d'épreuves et surtout, qu'elle n'est jamais acquise d'avance.

Mais par ces analogies, nous devons fonder, pour nous-mêmes et pour nos enfants la légitimité et la nécessité de l'indépendance arménienne.

Nombreuses sont les organisations arméniennes de la Diaspora qui avouent une vocation strictement culturelle, et se défendent de toute activité politique. Elles proposent de s'installer dans la vie diasporique et de s'organiser, vaille que vaille pour durer.

Ne voient-elles pas les contradictions entre, d'une part exalter une culture arménienne, assurément ancienne, riche, diversifiée et d'autre part s'accommoder de l'état d'oppression culturelle dans laquelle vivent les Arméniens, puisque partout ils sont d'abord les citoyens d'un pays d'accueil ?

Et quelle illusion de croire que la culture est un domaine neutre, dans lequel on peut se mouvoir en toute innocence, sans pratiquer le péché de politique ?

Et comment ne pas voir que nous assassinons cette culture que nous croyons pratiquer ici-même ?

Et que dire à cette jeunesse arménienne que nous berçons des légendes de notre passé, que nous harcelons de nos conseils et en qui nous investissons notre douloureux héritage ? Pourquoi, à l'exemple de la jeunesse de trois continents, n'aurait-elle pas le droit de participer à la construction d'un Etat qui réaliserait,

LA REPUBLIQUE ARMENIENNE (1918-1920) BILAN ET PERSPECTIVES

enfin, les destinées nationales ?

Mais, nous dira-t-on, l'Arménie soviétique ne peut-elle jouer le rôle d'un tel Etat ?

Une remarque d'abord. Si les communistes ont toujours prétendu que les nationalismes sont le produit du capitalisme, la maladie des sociétés bourgeoises, et qu'ils disparaissent dans les pays socialistes, l'Arménie soviétique apporte un fameux démenti à cette affirmation.

Une observation, même superficielle, y révèle un nationalisme exacerbé, exalté, outrancier, une obsession pathologique de la question nationale, que l'éclatement même des familles entretient.

Ce nationalisme se manifeste dans le développement culturel et scientifique vécu comme une sorte de revanche pacifique du peuple arménien ; dans les monuments élevés aux victimes du génocide ou aux héros de Sardarabad, ce qui prouve que les Arméniens ont un contentieux à régler avec la Turquie, et qu'ils cherchent à récupérer une partie de leur passé.

Ce nationalisme s'accompagne cependant d'un fort loyalisme vis-à-vis de la Russie soviétique, loyalisme d'autant plus sincère que, malgré la très belle et très officielle doctrine de l'Amitié entre les peuples de l'URSS, les Arméniens restent méfiants vis-à-vis de leurs voisins turcs et développent une mentalité obsidionale.

Le gouvernement de l'Arménie soviétique est soucieux de ses relations avec la Diaspora. Mais il a des moyens limités, cantonnés aux seules relations culturelles, puisque la moitié de la nation vit dans des pays capitalistes. Non, il ne peut agir comme un gouvernement de tous les Arméniens ! Imaginerait-on qu'il puisse se prononcer contre un rapprochement turco-soviétique ? Ne nous laisse-t-il pas la tâche ingrate d'exiger nos terres ? Et ces terres pourrions-nous les demander pour un éventuel accroissement territorial de l'Union Soviétique ?

Ainsi le problème des Arméniens de la Diaspora, qui sont les ex-Arméniens de Turquie, reste entier. Ils vont en touristes en Arménie Soviétique,

où ils sont merveilleusement reçus en frères et en complices. Mais sauf pour les Arméniens d'Iran, le courant d'émigration s'est arrêté. Ceux que les difficultés économiques et politiques chassent du Moyen-Orient émigrent vers l'Australie, le Canada, les Etats-Unis.

Leur mentalité, leur esprit d'entreprise, la possibilité d'opérer des transferts de capitaux, expliquent cette option qui les éloigne chaque jour davantage de leur berceau originel.

La Diaspora arménienne ne survira pas longtemps au contact des civilisations industrielles, à moins qu'elle ne prenne conscience qu'à la question arménienne, il faut une solution politique.

Dans la politique comme dans la vie, il y a un dangereux quotient de rêve. Mais rêver c'est voir plus loin que la vie, plus loin que la réalité contingente, c'est imaginer ce qui peut devenir un jour possible, c'est refuser de se soumettre aux impératifs d'une réalité désespérante. Pour les Arméniens, c'est durer, refuser l'assimilation, oser poser comme principe le programme d'un Etat arménien, reconstitué sur ces territoires qui furent l'Arménie historique. Il reviendra ensuite au peuple arménien, dans des conditions que rien ne nous oblige à préciser aujourd'hui, de décider des formes politiques et économiques de cet Etat, sans exclure, bien au contraire, qu'il puisse abdiquer sa souveraineté au profit d'une communauté ou d'une fédération plus vaste.

Anahit TER MINASSIAN

Agrégée d'Histoire
Assistante d'Histoire Contemporaine
à l'Université de Paris I

(d'après une brochure du Comité d'Organisation de la Commémoration du 28 mai 1918-mai 1975).

1. SR : Socialistes-Révolutionnaires. Parti populiste antibolchévik, ils se situaient à la gauche des Bolchéviks.

SD : Socio-Démocrates : branche arménienne de menchéviks, géorgiens, groupe quasi-inexistant entièrement sous l'obédience de la Géorgie et de son gouvernement.

KD : Constitutionnels-Démocrates : parti de la grande bourgeoisie libérale russe, inexistante en Arménie.

Arméniens et Turcs

(...) Car il sait que toi aussi, tu n'as pas pardonné à ceux qui ont marqué le front du peuple turc de cette noire flétrissure (...)

Nazim Hikmet.

D EPUIS plusieurs années se sont multipliés les attentats contre les diplomates turcs, revendiqués par des « commandos arméniens de la vengeance ». L'indignation nuancée du monde occidental, qui met l'accent sur l'innocence des diplomates frappés aveuglément, tout en soulignant la non-reconnaissance des massacres arméniens par la Turquie, s'oppose radicalement à l'exaspération de la population turque. Les sentiments nationalistes de celle-ci sont, en effet, attisés par les humiliations auxquelles la Turquie est assujettie dans ses rapports avec l'Occident, et habilement canalisés par la dictature, soucieuse de bien mener sa politique antisociale. Quant aux Arméniens, si la représentativité de ces organisations de vengeance est faible, la meurtrissure ineffaçable, transmise de génération en génération, transforme malheureusement trop souvent le juste refus de l'injustice en une animosité indifférenciée contre tout ce qui se rattache aux Turcs.

Si les nations et, par conséquent, les problèmes nationaux sont des réalités historiques dont il faut tenir compte, nul ne devrait, quelles que soient ses options politiques, perdre de vue que ces nations sont divisées en classes sociales et que des sensibilités très variées les traversent. Or, notamment lorsqu'il s'agit du problème arménien, l'atrocité du sort réservé à ce peuple et l'impunité du crime obscurcissent le regard porté tant sur l'histoire que sur les Turcs en général.

Les dix siècles d'histoire écoulés depuis l'arrivée des Turcs en Asie mineure sont assimilés, *grosso modo*, à un règne permanent de barbarie. Le Turc, foncièrement sauvage et inhumain, ne figure dans l'histoire que comme destructeur de civilisations et symbole de cruauté. En somme, on retrouve le vieux discours de l'expansionnisme impérialiste du XIX^e siècle ; les concepts de l'euro-péo-centrisme positiviste se conjuguent avec les relents d'un esprit de Croisade, afin de soutenir la tristement célèbre « mission civilisatrice » d'un Occident capitaliste et chrétien.

Il est évident que, comme toute conquête, celle de l'Asie mineure par les Turcs ne s'est pas faite en douceur. Cependant la rapidité de cette conquête — ainsi d'ailleurs que celle des Balkans — ne peut pas s'expliquer sim-

Un million, un million et demi de morts ? On ne saura sans doute jamais combien de victimes a fait, en avril 1915, le massacre des Arméniens. Pour la première fois, c'est un communiste de Turquie qui réfléchit sur ce sanglant anniversaire.

T. CELAL

plement par la violence militaire. De même, les longues périodes de stabilité sous le régime turc, et notamment la paix ottomane au cours desquelles les peuples chrétiens prospèrent et jouent un rôle considérable dans toutes les branches de la vie, ne peuvent pas se réduire à un intermède d'obscurantisme. Les Turcs, et en particulier l'Empire ottoman, réalisant une synthèse des systèmes politiques iranien et byzantin d'une part, et de la tradition islamique de l'histoire, ont su établir un ordre multinational de longue durée. Sous l'égide tant spirituel que temporel de leurs hiérarchies ecclésiastiques, les peuples chrétien et juif ont joui de réels statuts d'autonomie. L'Eglise arménienne, pilier de la nation, a commandé ainsi aux destinées, non seulement de son peuple, mais aussi des autres chrétiens monophysites. Artisans et commerçants, les Arméniens ont marqué de leur empreinte toute l'économie ottomane, alors qu'une grande bourgeoisie constituée à Istanbul devenait la puissance financière de l'empire.

Le paysan arménien, assujéti à des impôts supplémentaires, bénéficiait toutefois de l'absence des guerres féodales, qui avaient jadis entravé l'unité arménienne. A ses débuts simple principauté parmi tant d'autres, l'Ottoman a érigé en raison d'Etat son obsession de voir surgir des velléités d'autonomie féodale ou éclater des insurrections parmi les tribus turques, mues par des millénarismes révolutionnaires.

Face à l'Etat central affaibli, des tyrans locaux et des brigands sévissent dans les provinces. Les rivalités entre les impérialismes retardant le partage définitif des territoires ottomans, le XIX^e siècle devient la scène de tentatives de réformes sous pression étrangère, et de mouvements d'indépendance des peuples soumis. Les bourgeoisies

chrétiennes, érigées en « agents actifs de la civilisation occidentale », n'expriment peut-être pas les aspirations des populations rurales exprimées, mais elles contribuent financièrement à cette œuvre sociale et éducative prodigieuse qu'entreprennent les Eglises — en particulier l'Eglise arménienne — malgré et à travers des conditions très défavorables étant donnée l'anarchie qui en provient.

De là découlent les données paradoxales de la tragédie arménienne. Opprimée mais plus prospère, intégrée au système ottoman mais « agent actif de l'Occident », la nation arménienne sert d'alibi aux convoitises impérialistes, capable de se désintéresser de son sort lorsque les circonstances l'exigent. Elle attire une rancune délirante — et inacceptable — de la part d'une population turque traumatisée par les démembrements, les ingérences incessantes, l'arrivée de dizaines de milliers d'émigrés en catastrophe des territoires perdus, et hantée par la peur de perdre son dernier refuge : l'Anatolie. Le nationalisme turc, né tardivement en réaction aux luttes d'indépendance des peuples dominés, est pris d'une paranoïa facile à expliquer à un moment où les impérialismes se mettent d'accord pour atteindre l'objectif de « renvoyer les Turcs là d'où ils viennent ».

L'horreur n'a besoin ni d'épithètes ni de marchandages numériques. Rien n'est ni acceptable ni justifiable. L'horreur est l'horreur, inoubliable. Ce qu'il faut savoir, c'est qu'il est aussi des Turcs, simples citoyens ou fonctionnaires, voire militaires, qui ont refusé de prendre part aux massacres. Nombre d'entre eux ont essayé de — et réussi à — protéger, sauver des Arméniens, amis, voisins ou inconnus. Par la suite, au sein des générations postérieures, beaucoup ont été indignés par le crime commis. Aujourd'hui encore, nombreux sont les Turcs qui accusent les dirigeants ottomans coupables des massacres, mais refusent une « culpabilité collective » contraire à la réalité. Ce sont des hommes et des femmes progressistes, démocrates, ou simplement humains. Comment ne pas regretter que l'activisme arménien ait traditionnellement refusé le dialogue avec eux. Dialogue difficile, certes, mais tellement fructueux. Il est indéniable que la mémoire des Turcs est hantée par l'atrocité souvenir de cette flétrissure. Indiscutable qu'il faille agir pour la reconnaissance du crime et des coupables. Qu'on me permette de dire que ce juste combat ne passe pas par l'atteinte à la dignité nationale turque, mais par la création de nouveaux liens de fraternité entre tous ceux qui, Arméniens et Turcs, aspirent à un monde meilleur. **R**

point de vue d'un communiste turc



L'UNITÉ ARMÉNIENNE MYTHE OU RÉALITÉ

par le Docteur Robert ASSADOURIAN
Professeur agrégé à la Faculté
Chirurgien des Hôpitaux de Marseille
Président du Comité de Liaison
des Associations Arméniennes

Toute action unitaire d'expression arménienne est bien délicate. Les écueils à contourner, les obstacles à franchir, multiples et insidieux, flottent dans le subconscient de chacun d'entre nous. Le génie arménien, son pragmatisme se manifestent trop souvent à l'échelle personnelle où des individualités assurent avec succès et à des niveaux élevés, de lourdes responsabilités. Doit-on admettre la désunion comme une tare inhibitrice et définitive? Peut-on l'infléchir, la modifier, la transformer en un élan fécond et créateur?

Le problème arménien est d'abord essentiellement arménien. La recherche d'une unanimité impossible n'est pas une motivation suffisante pour un retrait. Chacun doit souligner les éléments positifs qui permettront une convergence dans l'action. Les problèmes ne se ramènent pas à un homme, un parti, une tendance, une association... Chacun doit considérer qu'il est d'abord arménien, puis militant. Admettre l'inverse c'est perdre le dénominateur commun symbolisé par notre arménité. Notre suradaptation au monde occidental nous l'a peut-être fait oublier. En France notre arménité tend à se noyer dans cette riche civilisation où trop d'Arméniens ont perdu leurs origines.

Pour ces non-motivés, la négation, l'effacement de leurs racines arméniennes en 1981 tiennent à un manque de réflexion engendré par l'habitude. Rien n'a été renouvelé : leur culture occidentale, souvent très élaborée, contraste avec leur méconnaissance de la réalité arménienne. Notre arménité a relativement peu évolué. Elle s'appuie sur des traditions arméniennes apportées par nos parents. Peu de créations originales, reflet de nos pensées, de notre tempérament émanent des Arméniens de France.

Le monde ne percevra notre message que s'il est l'émanation de tous. La création d'une structure représentative de l'ensemble et non d'une fraction arménienne est une obligation.

Ces buts, le créneau d'activités, voire les pouvoirs de cette structure commune régionale, nationale ou plus ample, sont à définir. Il est impératif que le ciment ainsi créé n'éclate pas à la moindre divergence. Toute récession, rupture doivent être bannies. Nous devons diverger ensemble.

Les partis, les associations, les groupements, les clubs sont les chambres de réflexion, les réserves spirituelles de notre arménité où les particularismes, l'originalité de pensée, les orientations politiques de chacun s'exprimeront sans entrave. Cependant le ralliement à un courant unitaire, nécessairement majoritaire, face à l'action, est un impératif d'efficacité. Les rapports de la communauté arménienne avec les pouvoirs publics doivent être assurés par une organisation reconnue par tous.

Le 12 juin 1980, l'ensemble des associations arméniennes de Marseille créait le Comité de Liaison. Il réunit, sans distinction, tous les Arméniens qui, depuis 60 ans, vivent dans la cité phocéenne. L'inauguration, le 13 décembre 1980, par Monsieur Gaston Defferre, alors député-maire de Marseille, de l'avenue du 24 avril 1915, est le premier témoignage de son existence.

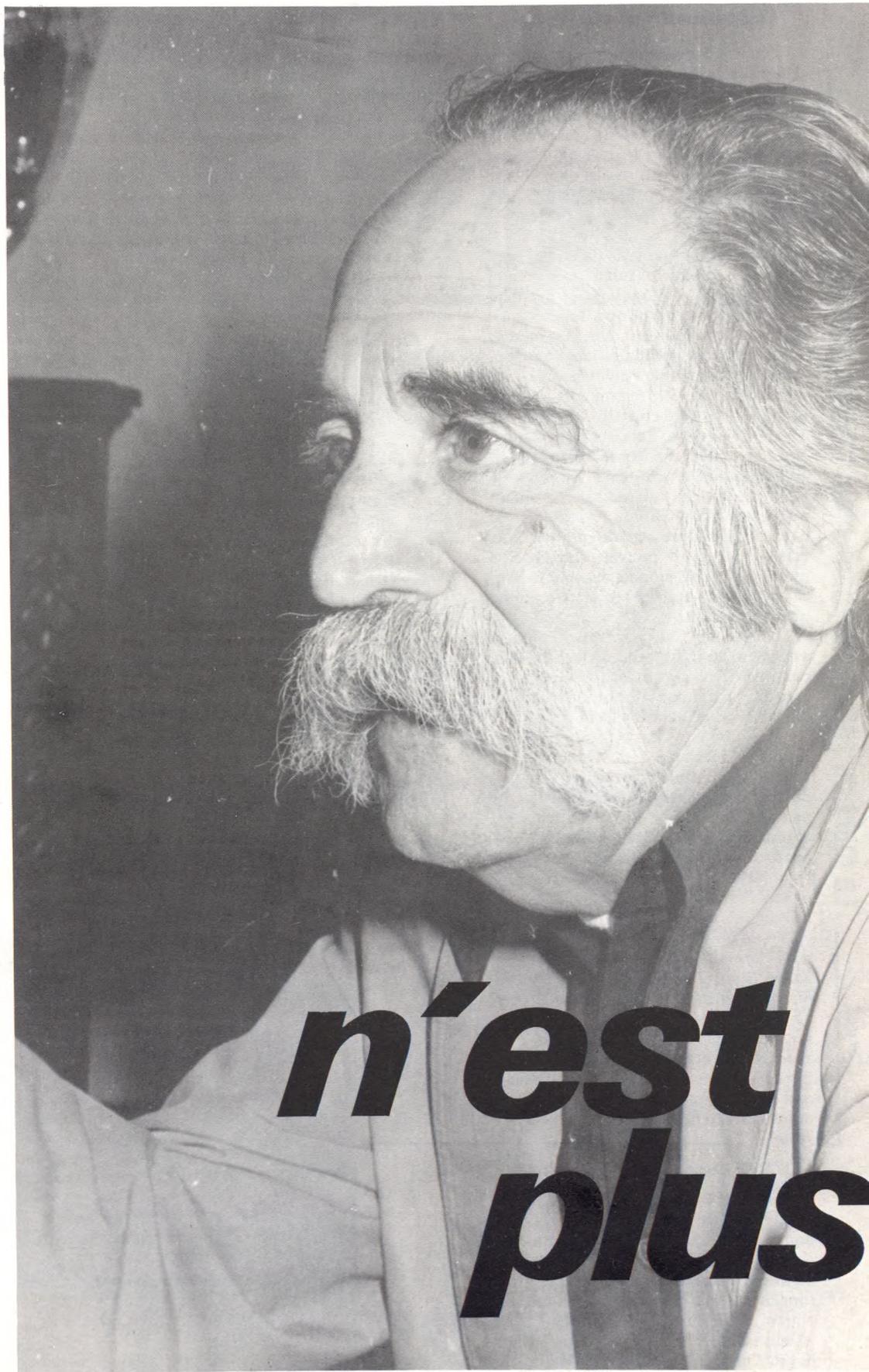
Renforcé par la participation de tous les Arméniens des Bouches-du-Rhône, le Comité de Liaison organise le 24 avril 1981 la commémoration du 66^e anniversaire du génocide arménien. Cette commémoration est le deuxième acte de son existence.

L'efficacité du Comité de Liaison structure unitaire, a été parfaitement perçu par les médias, les pouvoirs publics, les forces politiques. Cependant les Arméniens n'en ont pas toujours senti l'importance. Démobilisation, désunion sont des idées tenaces, nihilistes, qu'il importe d'effacer de l'âme arménienne. L'espoir réside dans un courant de pensée original, doublé d'une action précise, non violente, constructive, qui fera évoluer le problème arménien. Les forces politiques sont des adjuvants, vecteurs indispensables de tout succès. Cependant l'essentiel du succès est subordonné à la participation de tous les Arméniens (surtout les non-engagés, les non-motivés, les non-...). La maturité de la communauté arménienne doit la conduire à présenter elle-même des solutions réalistes à ses problèmes. Devant un courant unitaire l'ensemble des forces morales, politiques, culturelles de France nous soutiendront. La création et l'élargissement de l'UNITE, la définition d'objectifs précis sont les conditions de survie du Comité de Liaison.

A la devise l'« Union ne fait pas toujours la force », utilisée par le commentateur d'Haratch, à propos de la commémoration marseillaise du 24 avril 1915, nous répondrons avec Homère que l'« Union même dans la médiocrité fait la force ». L'étape suivante sera franchie quand nous admettrons que l'« Union différencie » (Teilhard de Chardin). L'unité n'est pas synonyme d'uniformité mais elle implique une certaine tolérance. Nous sommes parfois trop attachés à nos originalités personnelles et communautaires. Cependant nous devons nous écarter d'une certaine tradition arménienne trop inhibitrice, nous appuyer sur notre tempérament pragmatique et nos qualités créatrices en adaptant notre action : la franciser en France.

Soixante années après l'arrivée en France des rescapés du génocide, le problème arménien a peu évolué. L'érection d'une structure unitaire est une nécessité vitale. Le Comité de Liaison des Associations Arméniennes des Bouches-du-Rhône est encore une timide réalité, dont l'action et l'efficacité sans le soutien de TOUS les Arméniens restera mythique.

WILLIAM
SARRO



***n'est
plus***

Vainqueur malgré lui

C'était un phénomène de la nature, comme le geiser du parc de Yellowstone. Trapu, le nez aquilin, l'œil noir, une moustache énorme. Ses mots jaillissaient. Il pouvait écrire une longue nouvelle comme *l'Audacieux Jeune Homme au trapèze volant* en moins d'une heure et un classique du théâtre américain comme *le Temps de votre vie* en six jours.

Il ne s'arrêtait jamais. Il écrivait chaque matin, puis se baladant avec un ami près de la rue Taitbout, où il avait un modeste appartement, ou à Fresno, où il retourna pour finir ses jours, il se mettait à déclamer des anecdotes, des commentaires, des ballades qu'il improvisait. Observant une jolie femme à New York un jour, il se mit à chanter *C'Mon-A My House* (Viens chez moi), et toute l'Amérique se mit à chanter la chanson. S'il était dans une foule, tout le monde le reconnaissait ; sa voix de basse grondait au-dessus du bourdonnement de la conversation avec parfois de bruyants éclats de rire. Il pouvait remonter le moral de tout le monde, excepté le sien, car il portait une blessure secrète qui ne guérit jamais.

Le père de Saroyan, un immigrant arménien, était mort quand le jeune garçon avait trois ans et sa mère plaça les quatre enfants dans un orphelinat pendant cinq ans, tandis qu'elle travaillait comme domestique. Bill ne récupéra jamais du sentiment de l'abandon, et toute sa vie il chercha à trouver l'amour, puis à le rejeter : il courtisait le succès puis le détruisait. Ecolier intelligent, ensorcelé par les livres, il quitta l'école à quatorze ans pour travailler dans les vignobles, puis dans un bureau de poste à San-Francisco. Là, il écrivait. Après des années de refus, il vendit une nouvelle sur un écrivain au destin malheureux, crevant de faim — *l'Audacieux Jeune Homme au trapèze volant*. Immédiatement, il déclara au rédacteur en chef de l'*Atlantic Monthly* qu'il lui en enverrait trente autres et, le mois d'après, il en avait effectivement écrit vingt-six. Elles furent publiées dans les années qui suivirent et comptent parmi les meilleures nouvelles américaines, tel *Mon nom est Aram*.

LE REFUS DU PRIX PULITZER

Des contes naïfs et sentimentaux dépeignent de jeunes garçons et des hommes et des femmes plus âgés qui chérissent leurs rêves, maintiennent leur dignité et trouvent l'amour dans les profondeurs de la dépression. Ils faisaient vibrer une corde sensible dans une nation troublée. Très rapidement Bill est devenu célèbre, le conteur d'histoires le plus populaire du pays, et presque aussitôt il commença à rejeter le succès comme une malédiction.

Hollywood l'appela, mais Saroyan ne put le supporter. Il se bagarra avec les producteurs, les metteurs en scène et les critiques. Il partit pour New York, où il s'enferma dans une chambre d'hôtel et écrivit *le Temps de votre vie* en six jours (il minimisait son exploit, disant qu'après tout Dieu avait créé l'univers dans le même délai). Il gagna le prix Pulitzer, mais le refusa, affirmant que des hommes d'affaires ne pouvaient pas subventionner des écrivains. Il vendit son premier roman *la Comédie humaine* à M.G.M. pour 60.000 dollars, puis essaya de le racheter pour 80.000. Le studio refusa et le film fut un grand succès.

Au même moment Saroyan loua un théâtre à Broadway et il y produisit et dirigea ses propres pièces : *Love's Old Sweet Song* (l'Amour toujours), *The beautiful People* (Ils sont beaux), *Sweeney*. Il annonça que quiconque n'était pas satisfait pourrait être remboursé à la caisse. Peu le firent, les pièces furent bien accueillies par le public et la critique. A cette époque, en 1943, Bill se maria, fonda une famille, et partit pour l'armée ; il avait trente-cinq ans. Il haïssait l'armée, et maintint que cette interruption avait, en fait, détruit sa vie. On peut en douter puisque son commandant donna un congé au soldat Saroyan à Londres pour écrire son roman *les Aventures de Wesley Jackson*, que Flammarion va publier cette année.

Ensuite sa carrière déclina. Peut-être parce que la vague de prospérité de l'après-guerre en Amérique n'avait pas besoin de ces contes naïfs à propos des petites gens. Il y avait aussi la montée d'une critique académique qui demandait une littérature plus compliquée : un autre « naïf » de qualité comme Nelson Algren rencontra aussi le dédain de la critique. Saroyan commença à boire

beaucoup et à jouer. Il jouait pour perdre. Avec d'autres qui l'ont vu dans les casinos, je peux témoigner que, quand il avait de la veine, il quittait la salle.

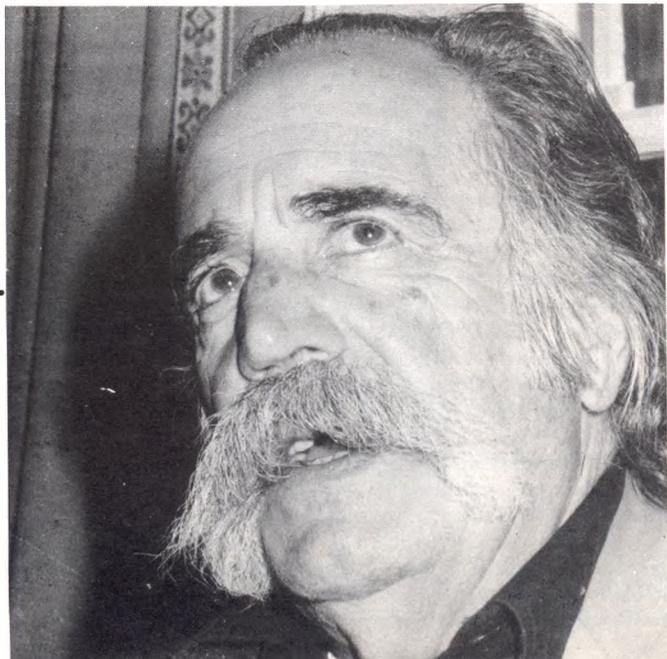
Mais, toujours, il écrivait. Il coucha sur le papier des millions et des millions de mots : des pièces, des souvenirs, des essais. Une fraction seulement a été éditée, et cette fraction représente plus de quarante volumes. Même le plus faible porte l'éclat de l'humour et de la pénétration de Saroyan.

Au total, c'est l'œuvre d'un conteur arménien enraciné dans le monde moderne. Les grandes œuvres de Saroyan font partie pour toujours du répertoire américain. Dans ses dernières années, il était retourné à Fresno et s'était réconcilié avec ses enfants et ses amis. Il passa sa vie à essayer de rejeter l'amour et la gloire, mais il a fini comme un vainqueur, en dépit de lui-même.

John L. HASS

[Né à Fresno en Californie, le 31 août 1908, dans une famille d'Arméniens, Saroyan quitte l'école à quatorze ans, devient travailleur agricole puis télégraphiste à San Francisco. Il attire l'attention dès son premier recueil de nouvelles, *l'Audacieux jeune homme au trapèze volant* (1934). Sa première pièce *Mon cœur est dans les Highlands* (1939) est aussitôt suivie par *le Temps de votre vie*, qui reçoit le prix Pulitzer. Il va de succès en succès, y compris pour ses chansons. Au théâtre *l'Amour toujours* (1940), *Ils sont beaux* (1941), *Jim dandy* (1947). Ses romans et ses nouvelles obtiennent également une grande audience : *la Comédie humaine* (1942), *Dear baby* (1944), *Les aventures de Wesley Jackson* (1946), *Rock Wagram* (1952), *De quoi rire* (1953).

A Fresno, où il était retourné à la fin des années 60, il continuait d'écrire son autobiographie, dont la première partie avait été publiée en 1952. Cinq jours avant sa fin, il avait appelé l'agence Associated Press pour annoncer qu'il était en train de mourir d'un cancer et il avait fait sa dernière déclaration en demandant qu'elle soit publiée après sa mort : « *Chacun doit mourir, mais j'avais toujours pensé qu'une exception serait faite dans mon cas, et maintenant, quoi ?* »].





CONCERT

”ROSTRO”

Marseille Rostropovitch : un merveilleux hommage à Aram Khatchatourian

Malgré le week-end de l'Ascension et un soleil qui se fixera (peut-être) appelant aux départs, un très nombreux auditoire s'est réuni à l'Opéra pour y écouter le concert dédié à la mémoire du compositeur arménien Aram Khatchatourian.

Ce qui est un premier succès pour les organisateurs, le centre culturel Saints Sahak - Mesrop et l'Opéra lui-même. L'aspect que reflétait cet hommage, placé sous la présidence de M. Gaston Defferre, ministre de l'Intérieur, député-maire, présent ainsi que Mme Edmonde Charles-Roux-Defferre, et d'autres personnalités, comme Pierre Barbizet, directeur du Conservatoire de Marseille, n'était pas étranger à cette réaction positive.

Nul choix ne pouvait être plus juste, plus approprié que celui fait en la personne de ce grand violoncelliste de notre temps et de tous les temps, Mstislav Rostropovitch. On a pu lire, samedi, dans ce journal, le témoignage des liens d'amitié que le compositeur et l'interprète n'ont jamais cessé d'entretenir, dans le cadre d'une admiration réciproque. Rostropovitch a donc répondu présent au souvenir, présent à l'amitié et présent à la musique. Ceux qui ont eu la joie de l'approcher n'en peuvent être surpris.

Toutefois, ce sont d'autres acteurs qui se manifestèrent en premier lieu. L'Orchestre de l'Opéra de Marseille et Diego Masson, à sa tête, pour y interpréter la 2e symphonie (Khatchatourian en a écrit trois).

Oeuvre fluide, brillante, farouche ou colorée, puissante, au deuxième mouvement lent, d'une grande beauté, aux thèmes admirables, elle a bénéficié d'une exécution tout à fait apte à la mettre en valeur dans ses divers aspects. Chef et musiciens ont récolté le fruit de cette excellente prestation.

Cette symphonie avait occupé toute la première partie. La deuxième s'est ouverte sur la romance, en forme de valse, et d'élan.

Enfin, « Il » arriva. Pour le sommet attendu de tous, y compris certainement des participants eux-mêmes. Là, encore, les mots arrivent à manquer pour parler non seulement du jeu, extraordinaire, miraculeux, du violoncelliste, mais encore de l'action qu'il exerce sur ceux qui l'entourent, sur son rayonnement. En un mot sur sa personnalité tout entière.

Il a montré dans cette redoutable Rhapsodie-concerto qui a été écrite pour lui et qu'il trouve, difficile, à quel point il peut transcender tous les obstacles, à quel point il communique avec l'instrument, avec une musique (qu'il fredonne parfois !). Ici, le soliste perd toute solitude. Rostropovitch était comme à témoin l'orchestre de la beauté de l'œuvre, en se montrant court. Il faut évidemment dire que le temps n'a plus la même valeur dans de telles conditions !

Ce fut un triomphe indescriptible. Ovations, rappels, et maintes accolades, embrassades aux chefs et musiciens. Rostropovitch fit même applaudir la partition ! C'est à Rhapsodie qu'il revint pour terminer, après avoir joué une sarabande d'une suite de Bach, en hommage, dit-il, à Khatchatourian. Mais tout était hommage à Khatchatourian, en cette soirée, où « Rostro » en pensant à celui qui était son ami, incarna la musique et, simplement, hautement, la vie.

R. I.

A MARSEILLE

un événement

Aram Khatchatourian - un concert



photo varoujian



Un concert exceptionnel s'est déroulé samedi 30 mai 1981, en soirée, à l'Opéra de Marseille, sur l'initiative de l'Opéra de Marseille et du Centre Culturel de l'Eglise Sts Sahak-Mesrop. L'opéra était archi-comble pour cette unique soirée placée sous le haut-patronage de M. Gaston Deferre, ministre de l'Intérieur.

L'illustre violoncelliste Rostropovitch y a apporté sa participation au nom de l'amitié qui l'a uni à A. Khatchatourian.

Il a dédié ce concert à la mémoire de son ami, qui, grâce à son admirable talent a fait resplendir le nom « arménien » dans les milieux non-arméniens, et s'est élevé au niveau des plus grandes célébrités par ses succès dans le monde international de la Musique.

Avant de faire part de notre opinion sur la partie musicale de ce concert grandiose, il nous semble bon d'ouvrir une parenthèse : il faut tout d'abord mettre l'accent une fois encore sur la vie de cet illustre compositeur, sur son œuvre, et en particulier sur l'immense et respectable effort qu'il a poursuivi pour faire connaître et pour diffuser la musique arménienne dans le monde entier.

En rappelant son souvenir, nous avons contribué, pour une très modeste part, à ce travail.

A. Khatchatourian est né à Tiflis le 6 juin 1903. A l'âge de 16 ans, il se rend à Moscou pour faire des études de physique et de chimie.

Cependant, l'amour ardent pour la musique qui le brûle le pousse vers le conservatoire de Guenessine, où il côtoie des camarades de classe de 12-13 ans. Grâce à la volonté tenace et inflexible, en deux ans, il rattrape le retard de plusieurs années d'études musicales avec beaucoup de persévérance et de succès. Au bout de ce court laps de temps, il crée son premier morceau, qui est tellement apprécié, qu'on le juge digne d'être publié.

Puis, il est accepté au conservatoire Tchaïkovsky où il attire, dès le premier jour, l'attention de ses professeurs.

Les premières de Khatchatourian portent déjà le germe naissant de son talent de compositeur.

Il termine ses études musicales avec un éclat exceptionnel : l'interprétation de sa première symphonie lui apporte un immense succès personnel, et, ce qui est mieux encore, enthousiasme l'auditoire de ses professeurs très exigeants en matière musicale.

Le nom de Khatchatourian figure en lettre d'or sur le tableau d'honneur de marbre, à côté des compositeurs illustres tels que : Tchaïkovsky, Rachmaninoff et Chostakovitch, au conservatoire de Moscou.

Le nom de Khatchatourian est très intimement lié à l'histoire de la musique arménienne : au cours des siècles, le peuple arménien a eu de nombreux musiciens, compositeurs. Cependant Khatchatourian occupe parmi eux, de même que Komitas, une place privilégiée.

Il est lié à l'histoire de la musique du peuple arménien, mais aussi à celui de l'Union Soviétique, et du monde entier : car les œuvres de l'illustre compositeur sont répandues parmi un large auditoire, aussi bien dans le milieu arménien que dans le reste du monde.

Il n'est pas exagéré de dire qu'il n'existe pas un seul pays où ne résonne un concerto pour piano de Khatchatourian, ou un des concertos pour violon et violoncelles créés en 1941, les symphonies (1^{re}, 2^e et 3^e) créées en 1946, les ballets de « Gayane » et « Spartacus » créés en 1943.

Désormais, il n'y a plus un seul pianiste en herbe qui ne connaisse sa « sonatine » ou sa « toccata ».

Ce compositeur de réputation mondiale n'a pas été seulement un créateur, il s'est consacré à des entreprises sociales, il a été un très bon maître.

En Arménie, de nombreux jeunes compositeurs ont pris l'art d'A. Khatchatourian comme ligne de conduite : cet art est en apparence universel, mais au fond il est national.

Pour ses créations, Khatchatourian puise certains éléments dans les folklores arménien, azerbaïdjanais ou géorgien, et les fond dans un moule de musique universelle de très haut niveau.

Comme nous l'avons dit, Khatchatourian est une des figures les plus immortelles dans l'histoire de la musique arménienne. Pour comprendre le travail qu'il a accompli en ce sens là et en apprécier la valeur, il nous faut faire un parallèle entre Khatchatourian et Komitas.

Komitas a sacrifié sa vie pour recueillir et purifier les chants arméniens et leur redonner vie. Inspiré du même souffle, Khatchatourian a enrichi la musique arménienne, l'a rehaussé et l'a étendue à toute l'humanité.

La musique arménienne a germé

Rostropovitch : inoubliable



Les photos illustrant cet article ont été prises lors des répétitions en vu du Concert donné en 1976 dans la Principauté de Monaco.

ՊՈՆԻ
ՔՕՅՄԱ

Ա. ԽԱՇԱՏՈՒՐԻԱՆ
Ա. ԽԱՇԱՏՄՐԻ

Allegro ma non troppo (♩ = 120)

avec Komitas, elle a fleuri avec Khatchaturian. De sa main bénite Komitas a posé les fondements d'une musique arménienne scientifique, Khatchaturian l'a diffusée dans le monde entier.

Le thème des créations de Khatchaturian a été « la Renaissance de l'Arménie » qui a trouvé sa pleine personification dans ses concertos pour piano, violons et violoncelles, et ses ballets « Yertchangoutioun » (bonheur) et « Gayane ».

Khatchaturian a toujours été un ardent défenseur des grands idéaux de l'humanité fermement convaincu de la liberté de l'homme.

Dans son ballet « Spartacus », le grand compositeur exprime cette foi et ces sentiments par ces mots : « Comme Spartacus, je me suis toujours senti concerné de près par notre époque agitée, nos luttes contre l'oppression sous quelque forme qu'elle soit, contre le colonialisme, ou par la lutte de tous les peuples opprimés ».

Khatchaturian a toujours été sociable, humain et charitable. Dans son œuvre, les éléments de la nature foisonnent dans un monde de joie et de bonheur. Il aime le soleil ardent, les couleurs des sommets et les ravins, toutes les beautés de la nature.

Nous retrouvons tout cela dans ses concertos pour violon.

Sa disparition a été une terrible perte, non seulement pour le peuple arménien, mais aussi pour le monde entier, car il a été une des fiertés de l'humanité toute entière.

Voici dépeinte en quelques traits la noble figure que nous avons évoqués à l'Opéra, avec la participation du célèbre violoncelliste Rostropovitch et l'orchestre de l'Opéra de Marseille dirigé par Diego Masson.

Nous avons d'abord écouté la 2^e symphonie de Khatchaturian. Au cours de l'exécution, l'orchestre a suivi attentivement chacun des signes du chef et s'est appliqué à donner au morceau l'âme exigée par Khatchaturian.

Il faut noter l'interprétation réussie de l'orchestre, et en particulier, l'harmonie, la sensibilité et la précision du rythme dans les groupes d'instruments à cordes.

Il serait injuste de la considérer d'un regard plus acerbe, étant donné qu'à notre connaissance il la jouait pour la première fois.

Cette création porte une superficielle empreinte universelle, mais au fond, elle est marquée par le folklore azerbaïdjanais, géorgien et plus particulièrement, par le folklore arménien.

Ce fut pour Diego Masson et l'orchestre, une réussite véritable et fort belle.

Leur succès fut encore plus grand et plus marqué dans la « Mascarade » de Khatchaturian, où nous avons été frappée par les groupes d'instruments à cordes, leur intonation pure et leur interprétation vivante.

Le « clou » de la soirée a été sans conteste la « Rapsodie » de Khatchaturian, qui est un des morceaux les plus difficiles, mais aussi un des plus beaux. Il est marqué du sceau de tous les folklores que nous avons cités précédemment. Ce morceau déjà grandiose par lui-même, est devenu encore plus beau avec le solo de l'éminent violoncelliste Rostropovitch, sincère ami de Khatchaturian. Des sons tantôt doux, tantôt forts, mais toujours agréables, ont réjoui nos sens. L'illustré violoncelliste a opté pour un rythme très rapide pour ce morceau complexe, mais admirable.

Il s'est efforcé d'amener cette œuvre merveilleuse de son ami intime à un degré suprême par son interprétation, sa sensibilité, l'exactitude et la sensibilité des accents, la fraîcheur de sa langue musicale, et par la ferveur et l'enthousiasme inépuisables qui l'habitent.

Il a atteint son but avec beaucoup d'aisance. Il ne s'est pas contenté de jouer sa partie : tantôt il a chanté ; tantôt il a dirigé les autres parties de l'orchestre. C'est une preuve de son intégration profonde et parfaite à

cette œuvre, et de l'amour qu'il apportait pour réaliser son dessein.

Il était agréable, non seulement de sentir la force d'exécution de Rostropovitch et de vibrer avec lui, mais aussi de suivre ses émotions reflétées sur toute sa physionomie.

Nous pouvons tous applaudir ce grand artiste qui dans son exécution a gardé présente l'âme de Khatchatou-

rian et y a uni la sienne.

En réponse aux applaudissements interminables, Rostropovitch a joué en « bis » : la « Sarabande » de Bach, en mémoire à Khatchatourian.

Le célèbre violoncelliste a de nouveau hypnotisé tous les auditeurs dans ce court morceau.

Puis, pour les satisfaire, à la suite de leurs applaudissements délirants,

Rostropovitch a joué la dernière partie de la « Rapsodie ».

L'orchestre et son chef Diego Masson ont accompagné ce final avec succès.

Nous adressons notre reconnaissance et nos remerciements à ce merveilleux violoncelliste qui a fait resuscité Khatchatourian durant quelques heures.

Rostropovitch rend visite à la chorale Sahak-Mesrop

Le 29 mai 1981, l'illustre violoncelliste Rostropovitch, s'est trouvé présent à une répétition de la chorale Sahak-Mesrop, pour écouter et donner son opinion sur le travail accompli avant un concert.

La chorale, en hommage à l'invité de marque, a chanté « Der Guetso » de Komitas-Sarxian, « Azk Parabantz » d'A. Babadjanian, sous la direction de Monsieur Khatchig Yilmazian.

Après ces deux morceaux, le célèbre violoncelliste a applaudi avec enthousiasme, et a souhaité que la chorale en interprète un troisième : « Hoy im Nazan ».

Puis, Rostropovitch a pris la parole : il a chaleureusement félicité la chorale, et pour illustrer l'amour qu'il a pour le peuple arménien, il a raconté l'anecdote suivante :

— « J'ai commencé à jouer à l'âge de 4 ans, et j'avais environ 6 ans lorsque nous avons quitté Bakou pour nous installer à Moscou.

Nous étions dans la rue, demandant secours aux passants, car nous n'avions ni argent ni maison. Mon père s'adressait à chacun d'eux en disant qu'il avait un fils talentueux, et qu'il nous fallait de l'aide, mais en vain : ils s'éloignaient sans nous répondre, sans même nous entendre.

Enfin, une seule personne écouta notre requête : c'était une belle et aimable dame aux cheveux et aux yeux bruns.

Elle nous conduisit chez elle, et mit l'une des deux pièces de son logement à notre disposition.

Nous y vécûmes, mon père, ma sœur et moi, pendant 3 ans, gratuitement.

Cette noble dame était arménienne.

Il vous est maintenant facile de comprendre pourquoi j'aime l'Arménie soviétique, le peuple arménien ».

Au milieu des applaudissements, il prit congé de la chorale Sahak-Mesrop et de son excellent chef, Monsieur Khatchig Yilmazian, en les félicitant une fois encore.



Rostropovitch admirant le portrait de S.S. Vasken 1^{er}, Catholicos et patriarche suprême de tous les Arméniens.

La messe-oratorio du maître Ara Bartevian en deux disques



Le 13 novembre 1979, la messe-oratorio de Maître Bartévian exécutée dans l'église de la Trinité à Paris avait soulevé un réel enthousiasme dans le monde de la musique.

Nous venons d'avoir l'agréable surprise de voir paraître cette œuvre en deux disques d'après un enregistrement réalisé par Radio-France en l'église de la Trinité le jour du concert.

Sur la pochette, très suggestive, sont reproduites une image représentant un saint en prière et le tableau de Jérôme Bosch « Le portement de croix ». Ces deux images ont un rapport étroit avec l'œuvre : le côté religieux et le martyr des Arméniens. En effet, ces disques, distribués par Vogue, sont dédiés à la mémoire des Arméniens victimes des massacres perpétrés par les Turcs. C'est pour éterniser le souvenir de ces malheureux que le compositeur a eu l'idée de créer cette œuvre, laquelle est le résultat d'un travail de longue haleine.

« La figure centrale de l'œuvre est le chœur », dit le compositeur ; mais une riche partie orchestrale destinée à une partie de soutien de la partie principale, d'une part et d'autre part, la diversité des tonalités des morceaux composant l'œuvre ajoute un charme réel et évite le caractère monotone et ennuyeux du chant grégorien. Une autre particularité déterminante de l'œuvre est le revêtement harmonique très simple mais raffiné. Quant au rythme, le tempo du chant grégorien n'est pas appliqué avec raison l'idée naïve de la piété par la lenteur est, selon le compositeur, révolue.

L'apparition de cet album devrait favoriser amplement la diffusion de cette messe à l'échelle internationale. C'est un enregistrement réussi d'une œuvre très agréable à l'écoute. Une heure quarante minutes de recueillement et de sublimation font concentrer notre pensée sur la vie spirituelle en un détachement de toute préoccupation terrestre ; il s'en suit une contemplation et une méditation quasi-religieuses.

Maître Bartévian et ses amis méritent nos félicitations pour l'accomplissement de ce gigantesque travail. Nous souhaitons une large diffusion de ces disques qui aiderait à la publication de la partition de cette œuvre.

H. ARSENIAN



L'Office National de la Culture
et des Traditions Arméniennes

Présidents d'Honneur :
Mr Alain POHER
Président du Sénat
S.E. Mgr Jean RUPP
Archevêque

MAI 1981

2 nouveaux pèlerinages

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Madame, Monsieur, Chers Amis Arméniens,
Notre Office poursuit inlassablement ses activités. Nous étions aux côtés de Mgr Poupard, archevêque, recteur de l'Institut Catholique, pour accueillir Sa Sainteté le Catholico VASKEN I, Patriarche Suprême de tous les Arméniens à l'occasion de l'inauguration de la Bibliothèque Arménienne à l'Institut Catholique, par la Fondation Nourhan Fringhian. La Télévision aussi était présente.

Nos émissions sur TF1, le dimanche matin à 9h30, seront consacrées, le 31 Mai, au premier pèlerinage que nous avons organisé aux monastères de Moldavie et aux souvenirs arméniens de Roumanie.

Mais nous avons également réuni plusieurs bienfaiteurs d'oeuvres arméniennes pour un pèlerinage à Rome avec une audience privée du Pape, Jean Paul II. A cette occasion, nous avons réalisé deux émissions. La première "Rome et les Arméniens", le 26 Juillet. Cette émission revêtira une importance particulière, Sa Sainteté le Pape nous ayant reçu pendant plus de cinquante minutes et ayant trouvé des paroles qui sont allées droit au coeur de ses hôtes arméniens.

Devant le succès de nos précédents pèlerinages - dont celui en Syrie, le 24 Avril 1980, à Deir El Zor, pour le 35^{ème} anniversaire du génocide arménien - notre Office organise deux nouveaux pèlerinages, en Roumanie du 5 au 19 Août (aux monuments et aux églises arméniennes, en XIV^e et au XIX^e siècle) et l'autre en Bulgarie du 28 Août au 11 Septembre - rencontre avec les communautés arméniennes et visite des églises du XVII^e au XX^e siècle.

Nous espérons pouvoir vous compter parmi nous, d'autant plus que la télévision sera, la aussi, présente.

Parmi d'autres projets que nous avons, nous prévoyons du 10 au 20 Mars 1982, une Biennale Culturelle Arménienne qui se tiendra à Paris dans une salle de renommée internationale. Nous espérons également que vous nous réserverez votre calendrier à ces dates.

Votre présence à nos pèlerinages de Bulgarie et de Roumanie sera le meilleur encouragement que vous pourrez nous donner pour que notre Office poursuive sa tâche.

Donc à bientôt, Chers Amis, et que Dieu nous aide.


Gérard STEPHANESCO

L'OFFICE NATIONAL de la CULTURE et des TRADITIONS ARMÉNIENNES

organise

du 5 au 19 août 1981

*un pèlerinage en Roumanie
aux Monuments
et aux Eglises Arméniennes
ainsi qu'aux églises
et monastères orthodoxes*

&

L'Office National de la Culture et des Traditions Arméniennes, 16, rue José-Maria de Heredia, 75007 PARIS - J.O. 210778

du 28 août au 11 septembre 1981

*un pèlerinage en Bulgarie
aux Monuments
et aux Eglises Arméniennes
ainsi qu'aux églises
et monastères orthodoxes*

Ce pèlerinage auquel prendront part des Parlementaires Français, sera animé par Gérard STEPHANESCO.

Ce pèlerinage auquel prendront part des Parlementaires Français, sera animé par Gérard STEPHANESCO.
Des reportages de la TV seront effectués à cette occasion.

Les membres du Congrès applaudissent les actions du Concile de l'Holocauste

Le discours de Moumdjian inclu dans les enregistrements du Congrès

Washington, D.C., le 5 mai 1981. — Les représentants Coelho et Derwinski félicitent le concile en souvenir de l'holocauste pour sa décision du 30 avril 1981 de reconnaître le 1^{er} génocide du 20^e siècle et d'incorporer l'expérience arménienne dans ses programmes.

« Monsieur le Président, il y a deux jours, moi et nombre de mes collègues, avons saisi l'opportunité d'attirer l'attention sur la commémoration du jour des martyres arméniens. Il est vraiment satisfaisant de se tenir près de vous, deux jours plus tard afin d'intimer formellement au concile en souvenir de l'holocauste arménien, d'inclure le génocide arménien dans ses programmes.

Comme nous observons le jour du souvenir en tribu à ces hommes, femmes et jeunes gens qui furent les innocentes victimes des horribles crimes contre l'humanité à cause de leur nationalité, préférences religieuses ou convictions politiques, nous félicitons le concile de l'holocauste pour sa reconnaissance du rôle que le génocide arménien a joué dans le processus final qui aboutit à l'holocauste de quelque six millions de Juifs.

C'est mon souhait, et je sais que c'est celui de tous les hommes civilisés que des atrocités telle que

le Génocide arménien et l'Holocauste des Juifs ne recommencent. Fort heureusement, notre reconnaissance de ces tragédies, à travers les jours du souvenir, renforcera l'humanité de l'homme envers l'homme ».

L'Honorable Tony Coelho

« Monsieur le Président, je voudrais me joindre à mes collègues pour rendre un hommage particulier à la mémoire des hommes, femmes qui furent d'innocentes victimes de l'extrême brutalité de l'holocauste et ceux qui furent impitoyablement massacrés par les gouvernements tyraniques et implacables maintes fois dans l'histoire.

Ce mardi, nous avons commémoré l'anniversaire du génocide arménien qui est le résultat de l'effort systématique de l'empire ottoman d'exterminer les chrétiens arméniens depuis 66 ans. J'ai soutenu l'insertion de ce tragique pionnier de l'holocauste dans les activités commémoratives projetées par le concile du souvenir de l'holocauste, j'apprécie également que ce tragique événement soit reconnu par le concile.

En commémorant ces journées du souvenir, nous rappelons au monde son indifférence à l'égard du Génocide arménien cette

même indifférence qui a conduit Hitler à citer ce génocide comme un précédent et comme une justification de ses propres crimes. Aujourd'hui, nous nous souvenons avec chagrin, les millions d'hommes et de femmes qui furent torturés, affamés et assassinés à cause de leur nationalité, leurs convictions politique et religieuse. Nous les commémorons avec la détermination que ce genre d'horrible tragédie ne sera jamais oublié.

Soutenu par l'espoir et la foi, les survivants de l'holocauste ont conservé leur identité et leur fierté l'existence d'un museum américain en souvenir de l'holocauste conservera les traditions et les souffrances des Juifs, Arméniens, Slaves, Gitans et d'autres qui furent victimes d'abominables exécutions. Cela nous procure l'espoir que l'avenir, un jour, compensera en grandes partie, les tragédies du passé ».

L'Honorable Edward Derwinski

Le représentant Chip Pachayan présente le texte complet du discours de M. Set Momdjian aux membres du Concile américain en souvenir de l'holocauste dans les enregistrements du 30 avril 1981.

Monsieur le Président, chaque 24 avril, le peuple arménien de par le monde observe le jour des

Martyres en reconnaissance des massacres arméniens et plus largement celle de la dignité de chaque être humain dans le monde. Conséquence des événements sordides, quand des dictateurs tentèrent l'extermination entière d'un peuple en particulier nous rappelle que le massacre arménien comme le 1^{er} du 20^e siècle, nous ne pouvons affirmer que l'avenir ne nous réservera pas pire.

Il est par conséquent plus approprié que le concile en souvenir de l'holocauste donne sa totale adhésion au fait que les événements arméniens sont les 1^{ers} de ce siècle. Ce point de vue est mieux défendu par M. Set Momdjian, ancien représentant des E.U. à l'O.N.U., dans un discours adressé au concile américain en souvenir de l'holocauste.

L'Honorable Chip Pachayan

Remarques au concile américain en souvenir de l'holocauste par S. Momdjian :

Les massacres arméniens, aujourd'hui admis comme le 1^{er} génocide du 20^e siècle auraient dû être les derniers. Le monde a-t-il exprimé son indignation par des actions effectives contre l'auteur de la perpétration ? Les civilisations de l'Ouest ont-elles respecté la promesse solennelle faite à la

nation arménienne ? Sans tout cela l'holocauste n'aurait pas eu lieu. Hitler n'aurait pas pu énoncé : « Qui parle de nos jours de l'extermination des Arméniens ? » Cependant, l'indignation mondiale a fait rapidement place à l'indifférence mondiale. Tragiquement, le sacrifice arménien, de la moitié de sa population en Turquie ottomane, est devenu le prototype du génocide pour les atrocités qui suivirent.

Ils étaient quelques-uns à l'époque, à comprendre la signification de l'expérience arménienne. De ceux-là, notre peuple se souvient avec gratitude de l'Embassadeur Henry Morgenthau, un infatigable croisé qui s'insurgea contre les horreurs d'un assassinat de masse prémédité et Rabbi Stephen S. Wiso, un extraordinaire humaniste qui lutta pour sauver ceux qui survécurent.

Seulement 20 ans plus tard, la leçon non apprise, l'holocauste commença. Les quelques-uns qui étaient au courant et qui s'inquiétaient, furent engloutis par la multitude de ceux qui ne savaient pas, ou pire, qui savaient et restaient indifférents. L'élimination de 6 millions de Juifs, n'a pas eu lieu dans le secret. Le monde s'est insurgé de nouveau contre ce qu'Hitler appelait la solution finale.

Notre président Elie Wiesel a déclaré dans le rapport de la commission de l'holocauste adressé au président, « Dans le malheur, l'indifférence au malheur, engendre le malheur. La neutralité aide toujours le tueur, non la victime ».

Les survivants de nos tragédies et des tragédies des autres peuples qui ont souffert des persécutions inégalées, nous inspirent dans notre mission de prévenir toute récidive. Aujourd'hui nous entamons un processus qui fera d'un peuple qui a souffert, un peuple qui ne souffrira plus. Il est d'une importance vitale pour tous les Américains de se souvenir, de comprendre et de rester vigilant.

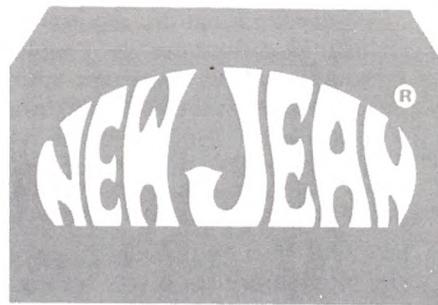
A Yad Vashem dans Jérusalem, sont inscrits les prophéties du Baal Shem Tov, le fondateur de l'hassidisme, qui dans son enseignement de l'espoir dans le désespoir, dit, « la mémoire est le secret de la rédemption ».

Pour conclure, je voudrais vous faire part des remarques de Monroe Fredman dans un discours adressé à la communauté arménienne le 24 avril 1980, qui traduit si bien l'esprit de notre effort.

« En cherchant à commémorer ceux de notre peuple qui ont soufferts et périés, nous sommes solidaire non seulement d'eux, mais de chacun des autres et de toute l'humanité ».

ETS ARAKELIAN

MANUFACTURE DE VÊTEMENTS



56, rue Thiers
84000 AVIGNON
Tél. (90) 86.54.59

90-92, rue de la Paix. B.P. 17
84500 BOLLÈNE
Tél. (90) 30.10.54

« ASBAREZ » — 30.4.81

L'attaque d'un quartier arménien en Iran

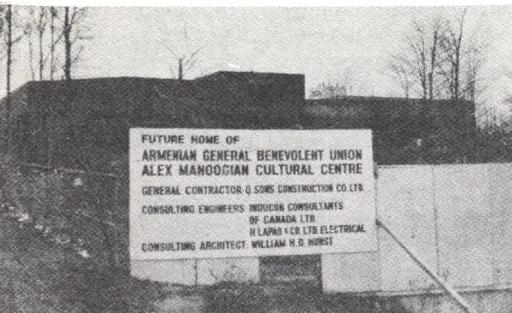
Nor Chougha : dernièrement des inconnus ont attaqué les habitations arméniennes de Nor Chougha avec une rare violence. Des forces de l'ordre présentes pour protéger les victimes ont à leur tour effectué des contrôles dans les foyers arméniens et procédé à l'arrestation de nombreux Arméniens. Selon les dernières nouvelles, on libérerait peu à peu les Arméniens arrêtés.

« ABAKA » — 9.5.81

Inauguration de la Maison de la Culture Alex Manouguian à Toronto

Enfin l'Association Paricortzagan de Toronto réalise un rêve si longtemps caressé en inaugurant la Maison de la Culture de Ho.Pen.Et.Men. Alex Manouguian le 5 mai 1981.

En effet, celle-ci va non seulement devenir le foyer de nos luttes pour notre arménité, mais également une école pour nos enfants, un sanctuaire de notre patrimoine héréditaire, mais surtout un symbole de notre identité historique.



« ABAKA » — 9.5.81

L'Association des Missionnaires arméniens a le regret de vous annoncer que M. Hrant Guzelyan, dirigeant de l'église évangélique arménienne de Guedik Pacha et directeur de la Maison des Jeunes d'Istanbul a été arrêté le 25 février.

Il a tout d'abord été emprisonné dans des conditions atroces, mais nous apprenons avec soulagement, qu'actuellement il se trouve sous le contrôle des autorités martiales et que de la sorte ses conditions de détentions sont meilleures.



Ghevond Alichan 160^e anniversaire de sa naissance

Ghevond Alichan, un illustre représentant du génie arménien, est né en 1820 à Istanbul. En 1832, il se rend à Venise pour parfaire sa culture dans la congrégation Mekhitarian. Il en deviendra membre officiellement en 1840. Ses voyages le conduisent dans tous les pays d'Europe mais jamais en Arménie. De 1872 à la fin de sa vie il vit à Venise sur l'île de Saint-Lazare où il meurt en 1901 à l'âge de 81 ans.

Sa carrière littéraire débute par quelques essais et surtout des poésies. Les premières recherches et traductions de ce polyglotte voient le jour dans le journal «Pazmavap» dès 1843.

En 1886, l'Académie française lui attribue la Légion d'honneur. L'année suivante, Alichan est élu membre d'honneur et docteur de la Société Asiatique en Italie. Membre d'honneur de l'Union archéologique de Moscou en 1894. Membre étranger de l'Association archéologique de Petersburg en 1896. Alichan est élu membre d'honneur et docteur de l'Académie de l'Ena en 1897.

En 60 années de recherches, Alichan, ce polygraphe de génie, nous lègue quelque 45 volumes qui sont autant de témoignages de son talent et nous emmènent à la conviction qu'il était un des grands scientifiques du 19^e siècle.

« ARMENIA » — 6.5.81

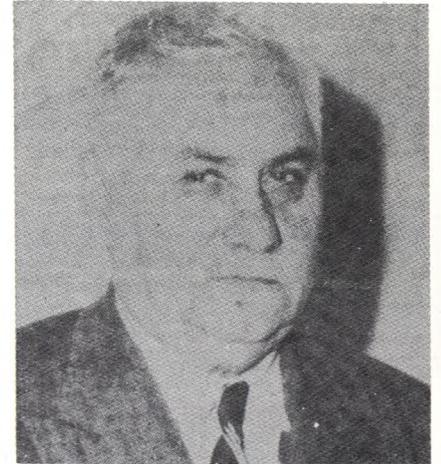
Lors du concours philharmonique international des œuvres du compositeur Frédéric Chopin qui eu lieu à Moscou avec la participation de 36 pays et de 149 candidats, la troisième marche du podium a été attribuée à un Arménien.

En effet sept des vainqueurs du concours étaient issus du conservatoire de Moscou. Le premier était un jeune Vietnamiens, M. Tai Son Dang, la seconde, M^{lle} Tatiana Chabanova et la troisième place a été attribuée à M. Haroutioun Papazian.

Dro Kanayan

Dro Kanayan est né en 1884 à Igdir dans les plaines du Mont Ararat. Il commence des études dans un gymnasium soviétique qu'il quitte pour rentrer à l'école militaire russe. En 1905, dès la première attaque des Turcs contre les Arméniens, il quitte son unité d'affectation pour mener avec quelques hommes une lutte séparée contre l'envahisseur.

En 1907, il se distingue en tuant un général russe, Alexandre Avaskin, qui s'était illustré par le massacre de plusieurs villages arméniens. Mais quand la première guerre mondiale éclate, Dro s'allie aux Russes, prend le commandement des brigades de volontaires arméniens. Quand en 1918, l'armée russe se retire du conflit, Dro reste seul à la tête de ses troupes. Mais avec l'aide des brigades de Keri et de Hamazasb, il remporte la bataille de Bachabarran, en 1919, parvenant ainsi à repousser l'ennemi. Durant les années de 1915 à 1920, il occupe le poste de chef des armées de la jeune République Arménienne Libre.



Quand les Russes et les Turcs attaquent conjointement l'Arménie, Dro est envoyé à nouveau sur le front, où, lui et ses hommes se battent comme des lions et ne concèdent pas une seule parcelle de terrain à l'ennemi. Mais à l'intérieur, des Arméniens communistes, avec l'aide de l'armée rouge, renversent le gouvernement en place.

Après s'être rendu à Moscou, Dro passe les dernières années de sa vie dans la communauté arménienne du Moyen-Orient. Sur l'invitation du département de la guerre des Etats-Unis, Dro se rend aux USA une première fois, puis s'y installe définitivement à partir de 1950. Après quelques années de vie calme et paisible il s'éteint, succombant à une très longue maladie le 8 mars 1956.

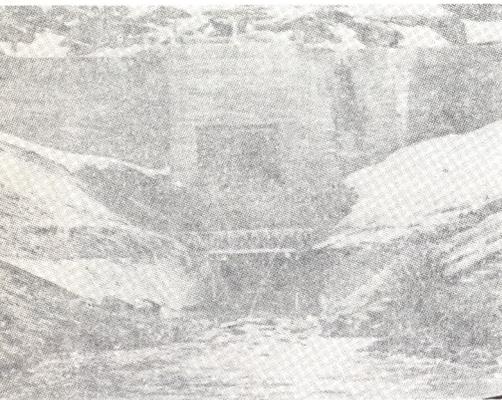
Le tunnel Arpa Sevan

A la fin du mois dernier a eu lieu l'inauguration du tunnel Arpa-Sevan. La construction de ce tunnel a débuté il y a 17 ans dans le but d'éviter le déclin du niveau d'eau du lac Sevan, le plus grand lac de haute altitude d'eau douce du monde.

Pour cette construction de plus de 48 km, des experts ont dû lutter contre les avalanches de pierres, les éjections de gaz, les chutes d'eau chaude et une très haute pression montagnaise atteignant 400 tonnes par mètre carré.

Dès sa mise en service, le tunnel fournira de 250 à 270 millions de mètres cubes d'eau, provenant du fleuve Arpa. Ainsi, en l'an 2000, le niveau des eaux du lac Sevan aura remonté de 4 à 5 mètres. D'ailleurs, un parc national a été établi autour du lac pour la protection de « l'Ichkan », la truite légendaire du lac.

Le lac Sevan couvre une superficie de 1,315 km carré, et se trouve à une altitude de 1,903 km au-dessus du niveau de la mer.



LE LAC SEVAN ET L'EQUILIBRE ECOLOGIQUE

Le 21 mars 1981, les eaux de la rivière de montagne Arpa furent dirigées par un tunnel de 48 kilomètres vers le lac de Sévan. Ce jour s'accomplissait le rêve du peuple arménien, sauver le lac de Sévan dont depuis des dizaines d'années les eaux donnaient la lumière et assuraient la récolte, contribuaient à faire naître de magnifiques villages et villes, des géants de l'industrie et des jardins florissants.

vers la fin des années quarante, l'industrie et l'agriculture d'Arménie connurent un essor impétueux ; c'est alors que la pénurie d'eau et d'énergie



électrique se fit ressentir. Et dans ces années précisément, il fut décidé de construire sur la rivière de Razdan (unique cours d'eau qui s'écoule du lac de Sévan) une cascade de centrales hydrauliques et d'utiliser les eaux de ce lac de haute montagne pour irriguer des milliers d'hectares de terres fertiles de la vallée d'Ararat sujettes à la sécheresse. Les centrales hydrauliques sur le Razdan qui produisent environ 2,5 millions de kWh d'énergie électrique par an permirent à l'Arménie soviétique de se ranger parmi les plus grands producteurs d'électricité par habitant de la planète. Or, le niveau du Sévan, cette « mer d'Arménie » si utile aux hommes, commença à baisser de façon catastrophique. Sa superficie diminua de cent kilomètres carrés, et le niveau de l'eau baissa de 19 mètres. L'équilibre écologique du lac fut troublé, la quantité de poissons diminua sensiblement, quelques espèces d'oiseaux aquatiques disparurent. Le peuple arménien décida de rendre sa « dette » au Sévan. De nombreuses propositions furent présentées pour le sauver. Les scientifiques et les constructeurs d'Arménie choisirent peut-être la méthode la plus difficile, mais aussi la plus efficace, celle de percer un tunnel hydrotechnique dans la chaîne de montagnes de Vardéniss et de diriger le lit de la rivière d'Arpa vers le Sévan.

La solution technique de la construction du tunnel Arpa-Sévan est unique, dit au correspondant de l'APN Abram Sarkissian, chef de la direction d'« Arpasévanstroï ». Les spécialistes établirent que le fonçage aurait pris 83 ans aux constructeurs. Tandis que l'eau du lac baisse chaque année. Il fut alors décidé de percer sur la voie du tunnel quatre mines et de mener les travaux sur onze chantiers. Il y a quinze ans, dit Abram Sarkissian, à 2.630 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer apparut une cité ouvrière et le fonçage des premières mines fut attaqué. Ce tunnel n'a pas son égal dans la pratique mondiale de construction des tunnels pour son étendue, sa profondeur, la longueur des chantiers, les conditions géologiques extrêmement compliquées de montagnes. Bien des difficultés guettaient les ouvriers d'avanc-

ement sur leur chemin : cratères de volcans éteints, dislocations tectoniques, chutes d'eaux souterraines, eaux thermales et rejets de gaz. La température était toujours élevée dans le tunnel ainsi que le niveau d'humidité.

Or, les difficultés ont été surmontées. L'Arménie a résolu un de ses plus grands problèmes, préserver le lac de Sévan pour les générations à venir. Tel un collier de perles, brillent les rivages du Sévan, une des plus grandes sources d'eau potable qui se situe à la latitude de la zone des déserts, unique grand réservoir naturel d'Arménie, par surcroît projeté de façon idéale par la nature. Sous le pouvoir des Soviétiques, des dizaines de pensions, de maisons de repos pour enfants, de zones de repos y ont été installées. C'est par le souci de l'avenir du Sévan que fut dicté un des derniers actes du gouvernement d'Arménie sur la création d'un parc national autour du lac.

Avét DEMOURIAN
(APN)

100^e Anniversaire du chansonnier Armen Dikranian

Au mois de mai aura lieu la commémoration du 100^e anniversaire de la naissance du célèbre chansonnier Armen Dikranian.

Des célébrités du monde lyrique et artistique apporteront leur contribution à l'événement en célébrant l'œuvre et la vie de ce grand chansonnier, par leur participation à des concerts et conférences dans les grandes villes de l'Arménie. Dans le même esprit, des expositions et distributions d'objets commémoratifs de la cérémonie auront lieu dans chaque ville.

La troupe théâtrale de l'Opéra et du Ballet National « Al Sbentiarian » donnera le jour du jubilé, une représentation des opéras « Anouche » et « Tavit peg » de Armen Dikranian.

Les Arméniens en Australie

10.000 Arméniens vivent à Sydney, principalement dans le quartier de Willeby, pour la plupart, originaires de Liban, Syrie, Iran, Turquie et quelques familles d'Arménie. Ils font du commerce et ont de nombreux magasins.

L'Eglise arménienne de Sydney est l'Eglise St-Arthur et son berger spirituel est le prêtre Saramayis Mirzayan.

Le gouvernement australien possède une antenne de radio à Sydney qui émet ses émissions en 44 langues. Son directeur est M. Stepan Krkyacharian. Cette radio diffuse une émission hebdomadaire d'une durée de deux heures en arménien présenté par l'animatrice M^{me} Mariana Ivanian.

Sydney possède aussi une école : « Tarkmantchatz Varjaran » où les élèves suivent des cours le samedi et le dimanche.

A Melbourn vivent approximativement 5.000 Arméniens qui ont une église St-Sauveur dirigé par Mgr Vartabed Vosgan Kalpakian, ainsi qu'une école fréquentée par une centaine d'élèves de 4 à 17 ans.

« ARMENIA » — 4.4.1981

Avedis Nakachian le drapeau tricolore sur le sommet de l'Aconcagua

Un membre de ... Argentin, M. Avedis Nakachian est parvenu à vaincre le mont Aconcagua, point culminant des Andes et du continent américain, en compagnie de deux autres alpinistes et à planter sur son sommet, à côté du drapeau argentin, le drapeau tricolore (rouge, bleu et orange).



Signalons que l'équipe des alpinistes se composait de 13 membres, seuls trois d'entre eux sont parvenus à grimper jusqu'au sommet qui culmine à quelques 7.000 mètres d'altitude ; parmi eux, Avedis Nakachian. L'exploit de ce dernier, représenté par le drapeau tricolore, restera là-bas le temps qu'un autre alpiniste vainque ce même sommet.

Avedis Nakachian est un ancien scout, alpiniste émérite et très célèbre, vice-président du cercle des alpinistes des Andes à Buenos Aires. Il faisait partie de l'expédition argentine qui partit à la conquête de l'Himalaya, mais l'expédition dut rebrousser chemin à cause du mauvais temps.

« BAIKAR »

La mise-en-scène de « Anouche »

Le très célèbre « Anouche Opéra » de M. Armen Dikranian sera mis en scène en anglais, cet automne.

La représentation aura lieu à Detroit par la troupe théâtrale et lyrique du Michigan et la mise-en-scène sera confiée à M. Girair Papazian. Ce dernier travaille actuellement à la traduction des textes d'« Anouche » en anglais, avec l'assistance du chanteur du Metropolitan Opéra, M. Ara Berberian.

En effet, c'est un événement sans précédent pour la nation arménienne, qu'une compagnie tel que la célèbre troupe théâtrale et lyrique du Michigan compte notre « Anouche Opéra » dans son répertoire.

Nous saluons cet événement théâtral unique en son genre et attendons impatiemment la première.

« ASBAREZ » — 11.4.1981

Les commandos de justice tuent un diplomate turc au Danemark

Un diplomate turc fut victime d'un attentat et fut grièvement blessé, à Copenhague, le 2 avril au soir, par le Commando de justice du génocide arménien.

C'est en allant ouvrir la porte de son domicile pour laisser entrer la personne qui venait de sonner à sa porte que le diplomate M. Javit Demir a été atteint de plusieurs balles à la tête, au cou et au bras.

Le porte-parole du commando de justice a revendiqué la responsabilité de l'attentat en téléphonant aux agences de Presse de Beyrouth, Paris et Copenhague.

Cette attaque est la dernière en date d'une série d'actes de violence contre des cibles turques.

Durant ces dix dernières années, des groupes arméniens ont été à l'origine d'actions terroristes à l'encontre des Turcs, en Europe, aux Etats-Unis et en Australie.

Enfin, 13 diplomates turcs ont été tués par des groupuscules arméniens durant les huit dernières années.

« ABAKA » — 4.4.1981

« Le requiem » de Hampartzoum Berberian

Nous apprenons avec un immense plaisir que le « Requiem Aternam » du célèbre et talentueux chansonnier Hampartzoum Berberian sera interprété cette année à Erevan.

Toutes les dispositions ont été prises afin que les chœurs et les musiciens puissent répéter.

Hampartzoum Berberian a été invité à diriger personnellement cette admirable création qui est basée sur l'œuvre de Yeghiché Tcharentz qui porte le même titre.

Les différentes représentations du « Requiem » à Philadelphie, à Détroit et à Boston ont remportées un très grand succès auprès du public.



Associations

A.N.A.C.R.

**AMICALE DES ANCIENS
RÉSISTANTS FRANÇAIS
D'ORIGINE ARMÉNIENNE**

Déclarée conformément à la loi de 1901 sous le n° 76 417

18, RUE CLAVEL - 75019 PARIS

Amicale des Anciens Combattants et Résistants d'Origine Arménienne de Marseille

1914 - 1918

1939 - 1945

220 AV. CH. KADDOUZ

13012 MARSEILLE

Fondée conformément à la loi du 1901 - Déclarée sous le N° 7649

DISTINCTION

Nous avons appris avec joie, par une lettre du 5 mai 1981 de Monsieur Maurice Plantier, secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants.

La nomination de notre président, Sarkis Altounian au grade de Chevalier dans l'Ordre National du Mérite.

Les membres du Bureau, et les A.C. et résistants d'origine arménienne de Marseille, remercient Monsieur le ministre et présentent leurs vives félicitations à Monsieur le Président Altounian, qui a bien mérité cette récompense pour ses efforts patriotiques au service des anciens combattants et résistants.

Le Secrétaire
Chehrian Edouard

Comité de Soutien à Max Hraïr Kilndjian
68, rue Sainte, 13001 Marseille - France

COMMUNIQUÉ A LA PRESSE

Par arrêt en date du mois de février 1981, la Chambre des mises en accusation d'Aix-en-Provence a fait droit à la requête de Maître Robert Badinter et de Maître Patrick Devédjian, avocats de Max Hraïr Kilndjian, demandant une confrontation avec les témoins de l'accusation.

A cette fin, un complément d'enquête a été ordonné.

Aujourd'hui, ce complément a abouti sur un constat d'échec : tous les témoins de l'accusation ont refusé de venir à cette confrontation.

Suite à ce refus, les avocats de la défense ont déposé une demande de mise en liberté.

Dans une lettre adressée à sa famille, Max Hraïr Kilndjian déclare :
«... Comment mes accusateurs peuvent-ils être en paix avec leur conscience ? Je n'ai jamais été l'agresseur de l'ambassadeur de Turquie à Berne, mais à cause des déclarations inconséquentes de ceux qui ne m'ont jamais vu et qui prétendent me reconnaître sur je ne sais quelle photo, j'endure cette situation depuis maintenant quinze mois... »

Marseille, le 18 mai 1981



ՓԱՐԻԶԱՆՍ ԼԱԿԻՆ ԴԻՄԱԴՐԱԿԱՆ ՇԱՐՔՄԱՆ ԲԱՐԵԿԱՄԱԿԱՆ ՄԻՈՒԹԻՒՆ

Char, Robert Desnos, Pierre Seghers, Missak Manouchian, Paul Eluard et Louis Aragon.

Après la Marseillaise finale, les portails du Panthéon s'ouvraient offrant accès aux délégations. En leurs noms A. Tolles et Roger Maria fleurissaient la Crypte où reposent les cendres du Martyr résistant Jean Moulin, symbole de tous les autres.

Un ancien résistant arménien

LES ACTIVITES DE L'AMICALE ARMENIENNE DE MONTPELLIER ET DE SA REGION

Soirée cinéma

Le vendredi 6 mars était organisée, à la Faculté des Lettres une projection du film Nahabed de Henrik Malian, en collaboration avec la Section « Cinéma » de l'Université.

La présentation du film fut faite par Messieurs Franck Curot, maître-assistant d'Histoire du Cinéma, et Gérard Dédéyan, maître-assistant d'Histoire, qui animèrent également le débat : en dépit de quelques aspects propagandistes, ce film a paru aux spectateurs très profondément arménien par les valeurs qu'il véhicule : respect de la vie, lutte héroïque pour la survie au milieu des pires épreuves, pudeur et profondeur dans les rapports entre les êtres, amour du travail et courage à reconstruire. Les spectateurs de souche française (la moitié du public), plongés dans un univers qui leur était souvent inconnu, ont été vivement touchés par ce film qui, selon eux, apportait « les valeurs essentielles ».

COMMEMORATION DU 24 AVRIL

Le vendredi 24 avril eut lieu à Mont-

pellier la commémoration du génocide de 1915. Notre bureau avait voulu que cette cérémonie fut discrète et recueillie. Elle se déroula à partir de 18 h 30 sur la place de l'Esplanade, d'abord devant le Monument aux Martyrs de la Résistance, puis devant le Monument aux Morts de toutes les guerres. Pour modeste qu'il fût (environ quatre vingt personnes), notre cortège n'en comptait pas moins de nombreuses personnalités : Monsieur Charles Claude, adjoint au maire de Montpellier ; Maître Vincent Badie, ancien ministre des Anciens Combattants, des représentants du Culte Catholique et de la Communauté Israélite, Monsieur Paul Escande, président départemental de l'Union Nationale des Evadés de Guerre ; Monsieur Fernand Gadea, président départemental de la Fédération Nationale des Déportés-Internés-Résistants, Monsieur Hermet, président départemental des Combattants Prisonniers de Guerre, Monsieur Pailhès, président départemental de la Fédération Nationale des Déportés-Internés-Résistants-Patriotes, Monsieur Michel Greiner, président de l'Association des Officiers de Réserve de Montpellier, Monsieur André Martel, président de l'Université Paul-Valéry, Monsieur Henri Grosse, président départemental de France-URSS.

S'étaient excusés, par suite du devoir de réserve en période électorale : Monsieur Sirvens, directeur régional des Anciens Combattants, Monsieur Pons, secrétaire général de l'Office départemental des Anciens Combattants, Monsieur le Général Planchon commandant la 54^e Division Militaire.

S'étaient excusés, par suite d'empêchements impératifs, les responsa-

bles de la Faculté de Théologie protestante ; Monsieur le Ministre Emmanuel Temple, Monsieur Georges Frèche, maire de Montpellier : ce dernier, fidèle à l'esprit de Jean Jaurès, avait au nom de la municipalité, offert deux gerbes : l'une « aux anciens combattants arméniens 1914-1918, 1939-1945 », l'autre « aux victimes arméniennes du génocide de 1915 ». Nous citons la fin de la brève allocution de Monsieur Dédéyan : « Ne doutons pas que l'impunité dont a bénéficié le massacre des Arméniens ait facilité d'autres déportations et d'autres génocides, ceux-là même que tous les Français, sans distinction d'origine, se rappelleront particulièrement le 26 avril, Journée Nationale du Souvenir des Déportés. L'Amicale Arménienne de Montpellier veut, en ces jours, respecter un triple devoir :

— saluer la mémoire de ceux qui sont morts en 1915 pour avoir été fidèles aux valeurs de la civilisation arménienne,

— rappeler la réalité historique du génocide arménien et les conséquences de la négation ou de l'oubli dont il a été l'objet,

— saluer la mémoire de ceux qui sont tombés pour que vive la France et ses valeurs de tolérance, de respect de la vie et de justice.

Ces valeurs engagent particulièrement les citoyens d'origine arménienne en raison de leur double héritage ».

Pour répondre « sans défaillance » à la solidarité manifestée par nos amis montpelliérains de souche française, quelques membres vinrent représenter l'Amicale Arménienne à la Journée Nationale du Souvenir des Déportés.

Dans le cadre du VI^e Festival Populaire de Martigues,

l'Office Culturel, en collaboration avec

l'Association des Arméniens et l'Union Hellénique,
organisent

UNE GRANDE SOIRÉE ARMÉNO-GRECQUE

avec

le chanteur VIGUEN, accompagné de Simon et Varouj
et

ANGÉLICA YONATOS, *Grand Prix de l'Académie Charles Cros*

le Dimanche 2 Août à 21 h 30

Entrée : 25 F

Place Mirabeau. MARTIGUES

une nouvelle association



DES PROFESSIONNELS AU SERVICE DE LA COMMUNAUTÉ

GROUPEMENT INTERPROFESSIONNEL ARMÉNIEN

EXTRAIT DES STATUTS

Article premier

Il est fondé entre les adhérents aux présents statuts, une Association régie par la Loi du 1^{er} Juillet 1901 et le Décret du 16 Août 1901, ayant pour titre :

«GROUPEMENT INTERPROFESSIONNEL ARMÉNIEN»
(en abrégé : G.I.A.)

Article 2 - BUTS

Le Groupement Interprofessionnel Arménien (G.I.A.) a pour buts de rapprocher sur le plan professionnel, les français de culture arménienne, afin de promouvoir leur épanouissement socio-économique.

Article 3 - SIÈGE SOCIAL

Son Siège Social est fixé à Paris, 16^e Arrondissement, 33, rue Galilée. Le Conseil d'Administration a le choix de l'immeuble où le Siège est établi, et peut le transférer par simple décision.

Article 4 - DURÉE

La durée de l'Association n'est pas limitée.

Article 5 - MOYENS D'ACTION

Les moyens d'actions de l'Association sont :

- 1) les publications, et les conférences,
- 2) l'organisation de toutes manifestations,
- 3) les concours, prix, récompenses,
- 4) le rapprochement des membres sur le plan professionnel.

La complexité actuelle du secteur économique crée des difficultés multiples qui, lorsqu'elles ne sont pas résolues, constituent un frein à l'évolution et au développement.

Pour les résoudre, il est nécessaire de mettre en place des moyens adaptés.

Des Arméniens se sont regroupés. Qui sont-ils ?

Des professionnels, responsables, compétents, et représentatifs de secteurs très variés de l'activité socio-économique en France. Individuellement, ils ont fait la preuve qu'ils étaient parmi les meilleurs de leurs professions respectives. Ensemble, ils constituent une véritable force de réflexion, de travail et d'intervention.

L'évidence de leurs compétences étant faite, il faut s'attacher à ce qu'ils représentent, et aux implications profondes de leur action au service de la communauté.



Qui compose le G.I.A. ?

Le Groupement Interprofessionnel Arménien a été conçu comme une entreprise moderne.

C'est-à-dire en tenant compte des critères de productivité, d'efficacité et de rentabilité. Ceux-ci font appel à une gestion rigoureuse qui demande une compétence certaine.

Cette compétence existe indéniablement dans la communauté Arménienne de France.

Il suffisait donc de rechercher chaque individu susceptible de détenir potentiellement ou de façon confirmée cette compétence.

Ainsi, architectes, médecins, chefs d'entreprises, cadres, avocats, etc..., se sont regroupés au sein d'une association. Leur moyenne d'âge est de 35 ans. Le groupe des membres fondateurs est homogène car chacun d'eux partage avec les autres le même état d'esprit, la même ambition de réussir, la même volonté de servir et de fait ils parlent le même langage.

Tous Arméniens dans l'âme, ces pionniers du G.I.A. sont convaincus que beaucoup d'autres vont venir les rejoindre car d'autres compétences existent et sont nécessaires à la pérennité du G.I.A.

A qui s'adresse le G.I.A. ?

Dans la mesure où l'accent a été mis plus particulièrement sur le professionnalisme on pourrait penser spontanément que le G.I.A. s'adresse exclusivement aux professionnels.

Ce serait faux ! Car bien qu'ils soient plus directement sollicités, les chefs d'entreprises, les cadres, les commerçants, les artisans, les professions libérales, etc. ne sont pas les seuls à être concernés par les problèmes liés à la vie professionnelle, tant dans l'absolu qu'au niveau du quotidien.

En effet, il y a aussi dans la communauté, des étudiants, des apprentis, des demandeurs d'emploi, ou plus simplement des consommateurs confrontés dans leur vie de tous les jours à des questions qui restent sans réponse.

Mais il ne faut pas oublier tous ceux qui déplorent de ne pas rencontrer d'autres Arméniens comme eux, ou de n'être à leur contact que localement, régionalement, et qui verraient dans le G.I.A. une possibilité nouvelle, et originale d'ouverture et de concertation à plus grande échelle.

Beaucoup d'entre les Arméniens éprouvent le besoin de faire profiter à d'autres de leur expérience, de leur savoir-faire, de leurs idées car ils ont le goût de servir et le cœur de donner.

Servir et donner sont des piliers essentiels de la consolidation de l'avenir de la communauté.

Mais servir et donner sont à la fois simple et complexe. Il y a des conditions à réunir pour que ces merveilleux desseins ne soient pas vains et l'énergie qui en découle gaspillée.

Des structures sont nécessaires. Une véritable organisation au sens moderne du terme, susceptible de mobiliser des moyens efficaces et adaptés aux problèmes rencontrés par la communauté.

Enfin, le G.I.A. s'adresse à toutes ces associations, organisations et groupements d'Arméniens qui œuvrent sans relâche pour le bien-être de tous, souvent sans en avoir les moyens nécessaires et qui de ce fait voient leurs actions tellement limitées qu'elles font place au découragement et à la démotivation.

Le G.I.A. est une entreprise collective dans laquelle chacun constitue un maillon indispensable.

Cette entreprise est difficile et ambitieuse. Elle répond à un besoin à la mesure des espérances de tout Arménien disponible, responsable et lucide.

A quoi sert le G.I.A. ?

Il n'existe pas actuellement d'organisation centralisant les moyens formidables dont dispose potentiellement la communauté.

En effet, combien de professionnels sont à la recherche de débouchés nouveaux, de nouvelles possibilités d'organisation, de nouveaux partenaires avec lesquelles ils pourraient partager leurs moyens, leurs problèmes, leurs ambitions ?

Ils sont de plus en plus nombreux. Le G.I.A. a pour objectif de réunir les moyens en question, qu'ils soient relationnels, organisationnels, financiers ou méthodologiques, afin de les mettre à la disposition de tous ceux qui seuls ne pourraient agir bien que détenteurs d'idées, de volonté, ou de disponibilité.

Mais d'abord il faut se faire connaître. Pour cela la première démarche est d'adhérer non seulement selon la formule classique de la cotisation nécessaire mais impersonnelle, mais surtout en manifestant clairement ses désirs, ses besoins, ses possibilités et ses compétences dans quelque domaine que ce soit.

Les services que peut apporter le G.I.A.

Ils sont multiples et variés.

Ils peuvent répondre à des problèmes aussi bien :

- juridiques
- administratifs
- commerciaux
- techniques
- comptables
- fiscaux
- etc.

Vous voulez une information pour construire un immeuble, agrandir votre magasin, etc., nos architectes vous répondront.

Vous voulez exporter, au Moyen-Orient, en Afrique, en Amérique du Nord, du Sud, en Europe, nos spécialistes vous répondront.

Vous voulez une intervention auprès de la COFACE, du C.F.C.E., d'une Administration, d'une Banque et tout cela au plus haut niveau. Nous sommes à même de le faire.

Vous avez dans votre entourage un jeune médecin qui veut s'installer, n'hésitez pas à nous en parler.

Votre transitaire n'a pas transmis les documents que vous attendiez, nous le relancerons.

Vous voulez organiser, mettre en place un système informatique, rédiger un rapport, nous pouvons vous aider à le réaliser.

La formation vous intéresse, parlez-nous en.

Vous voulez recruter, nous pouvons puiser dans un réservoir très important de main-d'œuvre.

Vous voulez vous rapprocher d'une entreprise avec laquelle vous pourriez sous-traiter tout ou partie d'une affaire. Nous pouvons nous en charger.

Ce ne sont que des exemples car la liste n'est pas limitative puisque chaque adhérent peut apporter une réponse de plus à un problème posé.

Comme on peut le constater, notre démarche n'est pas gratuite car nous ne croyons pas à la gratuité des actes essentiels. Nous croyons à tout ce qui a un prix, car tout a un prix.

Mais surtout nous croyons aux échanges et au dialogue et nous sommes convaincus que tout futur adhérent le croit aussi.

Vous allez très vite nous rejoindre car vous avez ressenti que le G.I.A. est une entreprise sérieuse composée de gens déterminés et généreux.

Vous allez nous rejoindre parce que vous savez qu'il est urgent d'agir avant que des aspects essentiels de la vie de notre communauté soient définitivement perdus.

Parce qu'une entreprise menée en commun et réussie en commun est une grande victoire sur l'inertie et la solitude.

Parce que l'Arménien a du cœur et que pour lui l'amitié est une composante essentielle de la vie et un gage important dans l'accomplissement de ses buts.

Alors... à bientôt.



Groupement Interprofessionnel Arménien
B.P. 120
75763 PARIS CEDEX 16

Association sans but lucratif régie par la Loi du 1^{er} Juillet 1901 et le Décret du 18 Août 1901
déclarée à la Préfecture de Police de Paris sous le numéro 811
régime social : 33, rue Galvée - 75116 Paris

ciné

L'ÉTOILE DE L'ESPOIR Megitar Sbarabed

Un nouveau film « L'Étoile de l'espoir » réalisé en 1977 en Arménie soviétique a été projeté trois fois en France. Nous estimons qu'il mérite une diffusion beaucoup plus large. Signalons que le même film en version originale arménienne et sous-titré en français et en arabe, il y a un an au Liban, a eu un certain succès et cela malgré l'interdiction de la censure... Pierre Manouk a été le voir pour nous. Malheureusement le « dépositaire » du film, la Croix rouge arménienne, n'a pas pu nous fournir de photographies ou d'autres renseignements.

ma

Un film qui nous vient d'Arménie*

J'avoue qu'en allant au Musée Guimet j'avais déjà des réserves, voire des idées préconçues. Encore un film à grand spectacle avec force déploiements de foules et des affrontements ridicules, encore un film avec un super-héros aux prouesses innombrables et aux amours transcendants ! Je ne veux pas m'accabler à tout prix, mais à part ce que je pressentais, il y avait quelque chose de plus. Bien sûr, il y a le côté « cape et épée », mais placé dans quel contexte ? C'est l'Arménie du 18^e siècle qui sert de toile de fond à l'action. Une Arménie divisée par les luttes intestines et les rivalités princières, difficilement « tenue en main » par une Perse défaillante. Les Ottomans en profitent pour envahir le pays au début de cette troisième décennie du 18^e siècle. Un homme de poigne, David Bek, réussit à éveiller l'esprit patriotique des grands féodaux, à canaliser leurs forces et élan. La lutte sera dure — le film en présente deux épisodes — les sacrifices seront immenses, mais l'essentiel est fait : les nobles et le peuple, rassemblés sous la même bannière, ont compris le danger, dont les prolongements atteindront plus tard l'être arménien dans son essence ethnique la plus profonde.

La figure de Mekhitar domine le film, une figure qui est entrée dans la légende. C'est le chef qui polarise toutes les énergies, en prenant avec brio la relève après la mort de David Bek. L'étendue de la catastrophe opère dans son esprit des changements dignes d'un héros cornélien. Aussi met-il en veilleuse l'amour qu'il éprouve pour la belle Kohar et reconsidère ses sentiments à l'égard de sa femme Satenik.

L'issue du combat paraît incertaine : les Russes pourront-ils prêter à temps une aide efficace aux troupes arméniennes ? Le film se termine sur une scène d'horreur (était-elle vraiment indispensable ?) : après avoir fait étrangler son fils, destiné à être janissaire, Satenik est jetée dans les flammes par un pacha sanguinaire.

Que reste-t-il de ce film ? Tout d'abord la maîtrise technique : la photographie, la couleur, les angles de vue, qui témoignent d'un très haut professionnalisme. On peut difficilement oublier les images nocturnes du camp arménien, la mise en place des forces adverses, la majesté et le lisse de la pierre des châteaux et églises.

Evidemment, le mélodrame est présent au rendez-vous, mais il est rare qu'il soit gênant. A ce titre, je note les propos de Mekhitar au chevet de David Bek mourant (il s'adresse au prêtre) : « Prie pour lui, mon père, prie que ta prière soit exaucée, sinon je te tue ». Néanmoins, le plus irritant c'est l'espoir démesuré, revenant comme un leit-motiv, en l'union avec les Russes, qui prêtent secours quand presque tout est perdu. Mais il ne faut pas oublier le lieu où a été tourné le film et les circonstances qui en découlent. A remarquer aussi le jeu sobre, de grande tenue des comédiens, et surtout des deux belles comédiennes qui campent Kohar et Satenik.

Que reste-t-il de ce film ? Si je pose une deuxième fois la question, c'est parce qu'il me semble impérieux de souligner que, mis à part l'artistique, ce film est important pour le message qu'il propose, un message qui incite à la réflexion, mais surtout à la cohésion.

Pierre MANOUK
(HPP)

* Musée Guimet, le 3 avril 1981 à 20 h 45. Théâtre municipal d'Issy-les-Moulineaux, le 17 avril 1981.



L'ÉTOILE DE L'ESPOIR

d'après le célèbre roman de Séro Khanzadian « Mekhitar Sparabed »

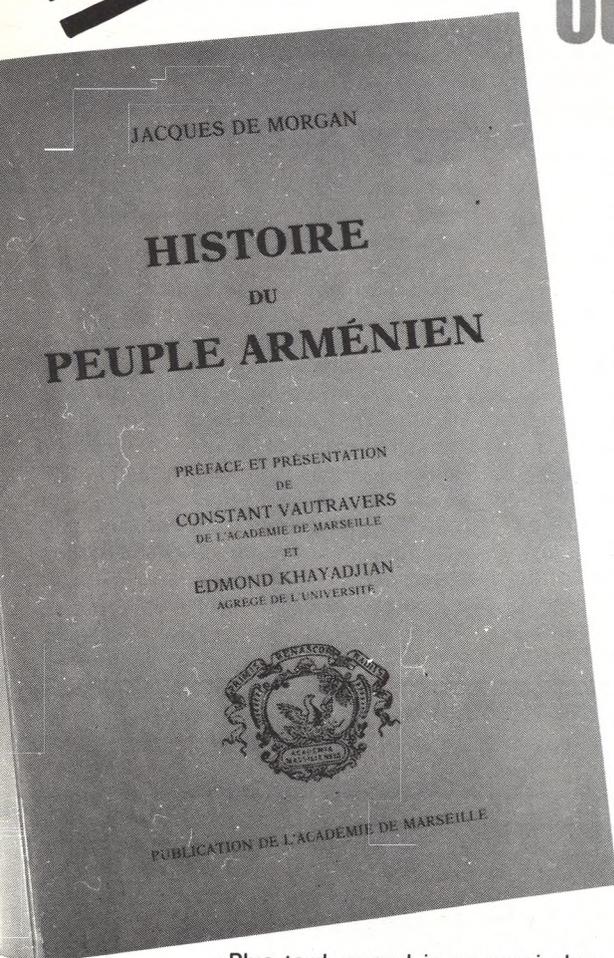
Cinémascopie en couleur - version française - Producteur : Mosfilm-Armenfilm - Réalisateur : Ed. Kéossaian - Avec : A. Djigarkhnian, L. Guevorkian, S. Sarkissian.

Sujet : Le film retrace les événements qui se sont déroulés au 18^e s. au Sunik, la seule partie d'Arménie encore indépendante, dirigée par David Bek. Celui-ci mène une double action contre les grands féodaux et la Turquie. A la tête des troupes il nomme Mekhitar Sparabed, qui est amoureux de Kohar, fille du prince Barhudar. Après avoir réalisé l'union de toutes les forces combattantes du pays, David Bek remporte une victoire contre les Ottomans au prix de sa propre mort. Satenik, la femme de Mekhitar, implore Kohar de convaincre celui-ci à prendre le commandement suprême des opérations. Dans ce nouveau et sanglant combat, Mekhitar fait preuve d'une haute stratégie militaire. Il compte jusqu'à la dernière minute sur l'aide promise par les Russes. Malheureusement, la ville forteresse tombe entre les mains de l'ennemi. Immolée sur un bûcher, Satenik devient le symbole de la dignité nationale du peuple arménien.

« L'ÉTOILE DE L'ESPOIR »

Megitar Sbarabed

J. de Morgan et l'Arménie ou l'histoire d'une passion



« Plus tard, quand je ne serai plus, j'espère que les Arméniens se souvenant de moi graveront mon nom dans une de leurs églises de l'Arménie restaurée avec ces deux seuls mots "Amicus fuit" ». Ainsi s'exprimait Jacques de Morgan dans une lettre adressée en 1916 au célèbre poète bilingue Archag Tchobanian. Mort à Marseille en 1924, le trop discret Jacques de Morgan fut non seulement un ami inconditionnel des Arméniens mais aussi un grand humaniste et un des meilleurs esprits de son temps par l'importance de ses travaux consacrés tout à la fois et entre autres à l'archéologie, l'ethnologie, la linguistique, la géographie, la minéralogie, la numismatique et l'histoire. A l'automne de sa vie, cet admirable serviteur de la science dut renoncer à ses activités en raison de mesquines tracasseries bureaucratiques. Cet homme ardent et généreux, réduit à une inaction prématurée, retrouva une nouvelle raison de vivre lorsque Tchobanian le pria d'écrire une histoire du peuple arménien juste après le génocide c'est-à-dire à une époque où l'existence physique de la nation était remise en cause et avant la victoire des alliés qui

devait, selon les promesses officielles, coïncider avec la résurrection de l'Arménie arménienne. Il importait d'attirer l'attention de l'opinion publique internationale sur la question arménienne en soulignant les deux idées directrices de cet ouvrage que sont « l'irréductibilité du sentiment national chez les Arméniens et le rôle civilisateur de cette nation en Orient » et en utilisant comme fil conducteur la notion essentielle de « vitalité de la race envers et contre tous même contre elle-même » (lettre de J. de Morgan à Tchobanian citée par Edmond Khayadjian).

La rencontre de J. de Morgan avec l'histoire des descendants d'Haik marqua le début de sa fougueuse passion pour l'Arménie et de cet amour exclusif naquit « l'histoire du peuple arménien » qui est un modèle du genre. Ce livre fondamental épuisé depuis fort longtemps est désormais accessible grâce à un jeune agrégé de lettres, professeur à Marseille, Edmond Kahyadjian, qui eut l'heureuse idée d'utiliser le prix J. de Morgan qui lui avait été décerné par l'Académie de Marseille pour financer sa réimpression par la Congrégation des Pères Mékhitaristes de Venise.

Cet ouvrage est remarquable par son contenu car on y trouve l'évocation de tous les grands hommes et la description de tous les événements décisifs qui ont fait l'Arménie. Cette histoire est certainement l'une des plus difficiles à raconter parce qu'elle est extrêmement complexe. Cette difficulté résulte de la durée même de l'existence de la nation arménienne qui s'étend sur deux millénaires et demi et de la nécessité de connaître l'histoire des nombreux peuples qui d'une manière ou d'une autre ont été en contact avec les Arméniens. En raison même de sa situation géographique à la jonction de l'occident et de l'orient, l'Arménie a été mêlée à toutes les grandes confrontations des empires qui se sont succédé depuis l'aube des temps historiques jusqu'à nos jours. C'est ainsi que l'on ne peut pas évoquer l'histoire du peuple arménien sans au moins connaître parmi bien d'autres, celle de l'Ourartou, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Romains, des Byzantins, des Géorgiens, des Arabes, des Turcs et des Russes sans oublier la toute contemporaine question d'Orient qui englobe la politique européenne du 19^e et du

début du 20^e siècle. Est-il besoin de dire que tous ces obstacles furent magistralement surmontés par l'extraordinaire érudition de J. de Morgan qui avait la supériorité de pouvoir compléter ses connaissances livresques par celles acquises sur le terrain lors de ses voyages d'études en Arménie. Cette irremplaçable expérience vécue est révélée par la remarquable description géographique du pays. Pour être tout à fait précis, il convient de noter que le manuscrit fut constamment suivi et complété par A. Tchobanian qui fournissait à l'auteur toute la documentation dont il avait besoin.

La valeur et l'intérêt de cette œuvre se trouvent encore accru par des considérations de forme. Indépendamment d'une très complète table analytique des matières complétée par une minutieuse table alphabétique, on y trouve une table des nombreuses illustrations ainsi qu'une chronologie exhaustive des souverains, des catholicos et des patriarches. Au surplus chaque chapitre est subdivisé dans le texte par les titres de paragraphes mentionnés dans la marge. Il en résulte que cette histoire du peuple arménien se consulte presque aussi facilement qu'un dictionnaire. Un tel ouvrage devrait figurer dans la bibliothèque de tous les Français d'origine arménienne.

Dans ces conditions, il faudrait une singulière outrecuidance pour nuancer cette évidence. Néanmoins, s'il fallait à tout prix se faire l'avocat du diable, je dirais que l'on pourrait éventuellement regretter que J. de Morgan qui était également un écrivain et un poète, n'ait pas toujours réussi à ressusciter le souffle épique des grandes fresques héroïques qui ont illustré l'histoire de nos ancêtres. N'est-il pas dommage que la fabuleuse bataille d'Avarair (curieusement datée de 455) avec sa signification mythique soit exposée en moins d'une page. Le jour où fut scellé dans le sang l'indestructible pacte entre Dieu et l'Arménie méritait sans doute plus de ferveur. On peut s'étonner de lire que le fameux concile de Chalcédoine qui fut à l'origine de la création de l'Eglise nationale arménienne porte la date de 482 alors qu'il se déroule la même année que la bataille d'Avarair en 451. On peut également regretter que le traité de San Stéfano et le Congrès de Berlin qui constituent l'acte de

J. de Morgan et
l'Arménie
ou
l'histoire d'une
passion

naissance de l'internationalisation de la question arménienne soient résumés en une seule page.

Bien évidemment, ces observations qui s'expliquent par le souci constant de J. de Morgan d'achever son œuvre avant la grande échéance historique de la fin de la première guerre mondiale, ne saurait en aucun cas atténuer la reconnaissance et l'admiration que nous devons éprouver envers celui qui avait tant souhaité achever sa vie auprès de son ami Tchobanian dans une Arménie libre et indépendante. C'est avec désespoir qu'il assista impuissant et ulcéré à l'effondrement de son rêve fracassé. Le dernier et trop court chapitre de son livre rédigé au moment même où il était sous presse évoque ce qu'il appelle « l'effroyable cataclysme de la révolution russe » qui devait aboutir au partage concerté de l'Arménie historique entre la Turquie nationale kémaliste et la Russie marxiste léniniste.

Le nom de J. de Morgan restera à jamais gravé dans le cœur de tous les Arméniens parce qu'il a bien mérité de l'Arménie en apportant une contribution essentielle à notre mémoire

collective. L'infinie désespérance sur laquelle s'achève l'œuvre pour laquelle il avait donné le meilleur de lui-même était-elle sans appel ? A court terme sans aucun doute car la réalité était bien éloignée du rêve mais le grand rendez-vous manqué de l'Arménie avec la liberté n'est pas irrémédiable. Dans une perspective plus lointaine, l'avenir de la nation est écrit dans son passé et l'Histoire enseigne qu'au cours de son existence multimillénaire, l'Arménie a toujours survécu à ceux qui croyaient pouvoir la subjuguier.

Saluons d'une part Edmond Khayadjian qui a pris l'initiative de cette réédition en la complétant par une longue et instructive préface qui s'ajoute à celle de Monsieur Constant Vautravers et d'autre part le précieux concours de l'Académie de Marseille ainsi que celui de Monsieur Cyrille Vachon-France, collaborateur et généreux exécuteur testamentaire de J. de Morgan qui ont tous contribué à cette grande réussite. Qu'ils soient remerciés de nous avoir permis de redécouvrir celui qui « fut notre ami »...

Jacky CHAMANADJIAN



VIENT DE PARAÎTRE :

340 pages, format 240 x 155

Un saisissant témoignage de notre intégration dans la vie française par le biais d'un roman passionnel.

Vente en librairie, et dépôt assuré (Sud-Est)

MARSEILLE : F.N.A.C., Flammarion, Lebrahic.

NICE : Rudin, à la Sorbonne.

AVIGNON : Genêts d'Or, La Tour St-Jean.

AIX-EN-PROVENCE : Goulard, Vent du Sud.

GARDANNE : Nicolai.

MARIGNANE : Maison de la Presse.

LA CIOTAT : Wiesgrill.

BOLLENE : Lib. Viven.

DRAGUIGNAN : Lib. des Augustins.

et auprès des **Associations Arméniennes.**

Pour exemple dédicacé, s'adresser à l'auteur :
Takvor Takvorian. 52, av. Jean-Jaurès. 05000 GAP

/ Prix : 60 F

jacques
arakeł



IMPRIMERIE
papeterie du collège

103, Avenue Roger Salengro - 13003 Marseille - Tél. 62.20.40

Une équipe de professionnels qui connaît et résoud tous vos problèmes d'impressions (édition de brochures, dépliants et affiches couleur, créations en tous genres...), typo, offset, photogravure, photocomposition, dessins, maquettes et façonnages

**Une nouveauté dans notre entreprise :
composition de textes en caractères ARMENIENS
sur photocomposeuse Compugraphic 7500**

ԳՈՄՓՐԻԿՐԱՖԻԲ ՏՊԱՏԱՌԱԴԱՐԻ

ակէ աւելի քան երկու հարիւր տա
կը ներառեն հնամենի եւ արդի տպ
ներ եւ լայնօրէն կ'օգտագործուին
կին մէջ: Սանսերիֆ, հին հոռմէալ

անկիւն սերիֆ եւ ձեռագիր օրինա
ն վրայ կը ներկայացնեն բոլոր հիմ
ւյին տեսակները: Այս տպատառայ

խՄԿՀԶՂՃՄՅՆՇՈԶՊԶՈՍՎՏՐՑԻՓ
ի լիժեհիճղմմյնշոչպջոսվտրցւփօֆ



ALAIN SIMONIAN,
le spécialiste de la
Dermo-Peau HAIRSKIN,
avec
BERNARD DARNICHE

qui porte dans toutes les circonstances de sa vie sa Dermo-Peau HAIRSKIN,
même pendant les rallyes.

Il vous explique pourquoi sur répondeur automatique en téléphonant
au **16 (1) 205.00.84**

ou écrivez au **Centre d'Information contre la Calvitie :**

Alain SIMONIAN

125, Boulevard de la Blancarde - 13004 Marseille

Tél. (91) 49.48.00